

CHAPITRE VI : LE PARADIS BADOIS : 1863-1870

Dans le chapitre précédent, nous avons eu l'occasion de voir à quel point la vie d'Ivan Tourguéniev était marquée par des déplacements, dans la seconde moitié des années 1850 et au début de la décennie suivante. Entre les voyages incessants et les changements de lieux de séjour, l'écrivain passa, avons-nous conclu alors, autant de temps en route qu'établi quelque part, dans les différents endroits qu'il avait eu l'occasion de visiter. Il résulta de cette vie de nomade – une vie sans attaches et sans affection –, une crise identitaire profonde qui amena Tourguéniev à tenter de renouer avec ses racines à travers la création d'une série de portraits dont chacun présentait, en version plus évoluée, la figure de l'Homme russe nouveau, en phase avec son temps et ses défis.

On peut dire que la période que nous nous apprêtons à examiner ci-dessous – celle qui s'étale entre 1863 et 1870 – contraste fortement avec la précédente, la vie de gitan que Tourguéniev menait encore à peine quelques années plus tôt appartient désormais au passé. En effet, aussi changeant qu'ait été le cadre de vie de l'écrivain auparavant, il resta stable durant les sept années précédant la guerre franco-prussienne car Tourguéniev les passa essentiellement à Baden-Baden, cette ville thermale située dans la vallée de l'Oos, au beau milieu de la Forêt Noire. Le rapport difficile à l'altérité que fut celui de Tourguéniev durant la période précédente, comme évoluait-il à présent, avec l'avènement d'une nouvelle ère, celle de la stabilité et tous les bonheurs ?

SEPT ANS DANS LA VALLÉE DE L'OOS

Si l'on examine la chronologie des déplacements de Tourguéniev durant cette période¹⁰²⁶ et que l'on mesure le temps qu'il passa, au total, à la station thermale, il apparaîtra qu'il séjourna à Baden-Baden durant la majeure partie de la période examinée (1863-1870) et plus précisément un peu plus de cinq ans sur sept au total. Plus encore : étant donné le caractère particulièrement prolongé des différents séjours de l'écrivain dans cette ville¹⁰²⁷, on peut

¹⁰²⁶ Voir la chronologie des déplacements et des lieux de séjours de Tourguéniev établie par l'équipe des *Œuvres complètes* d'Ivan Tourguéniev : И.С.Тургенев, *Письма*, Том 1-18// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989.

¹⁰²⁷ Entre 1863 et 1870, Tourguéniev vécut essentiellement à Baden-Baden durant les périodes suivantes : entre avril et novembre 1863 ainsi que durant une partie de la fin de l'année 1864 et du début de l'année suivante, entre

considérer que Baden-Baden joua le rôle de domicile quasi permanent de Tourguéniev durant cette époque.

Le reste du temps, lorsqu'il ne se trouvait pas à Baden-Baden, Tourguéniev parcourait surtout l'Europe. Entre 1863 et 1870, il se rendit dans plusieurs villes allemandes : à Heidelberg le 10 et le 11 (22-23) juillet 1863, à Dresde à la fin février 1864, à Stuttgart le 18-19 (30-31) janvier ainsi qu'à la fin mars 1865, à Karlsruhe durant l'hiver 1868-1869, etc. Il passa aussi régulièrement par Paris (en particulier avant le début de 1865, lorsque sa fille Pauline fut enfin mariée) et, bien sûr, il retourna à plusieurs reprises, quoique toujours très brièvement (quelques semaines à peine), en Russie, principalement à Saint-Pétersbourg et à Moscou mais aussi parfois à Spasskoïé.

Les lettres de Tourguéniev de cette période reflètent le nouvel état d'esprit sédentaire de l'écrivain : elles témoignent de son fort attachement à la ville de Baden-Baden – ou plus exactement à sa vie dans la station thermale. « Mon nid »¹⁰²⁸, « paradis »¹⁰²⁹, « endroit chéri »¹⁰³⁰ – voici les termes qui reviennent sans cesse, dans leurs versions les plus diverses, dans sa correspondance. L'impression générale qui se dégage de la lecture des lettres de Tourguéniev datant de la période concernée est la suivante : bien installé dans son refuge badois, c'est toujours, semble-t-il, avec beaucoup de peine que l'écrivain quittait la ville lorsque, contraint par quelque nécessité, il devait se rendre à Paris, où Paulinette vécut jusqu'en 1865 en attendant d'être mariée, ou encore en Russie où les affaires familiales, économiques ou encore politiques l'appelaient de temps à autre.

L'établissement de Tourguéniev à Baden-Baden

Comment et par quel truchement Tourguéniev, ce véritable oiseau migrateur jusqu'alors, se retrouva-t-il installé de façon continue et durable dans la ville de Baden-Baden ? Qu'est-ce qui fit cesser – ou du moins ralentit – sa traversée continue des vastes étendues européennes, de cet espace se déroulant du district d'Orel en Russie à l'est, à l'Italie au sud, la France à l'ouest, sans oublier l'Allemagne et l'Angleterre ?

février-mars 1864, entre avril et novembre 1864, une partie de la fin de l'année 1864 et jusqu'à mois d'avril 1865, entre juillet 1865 et février 1867, entre avril 1867 et juin 1868, entre juillet et novembre 1868 ainsi que entre avril 1869 et février 1870 (d'après la chronologie des déplacements et des lieux de séjours de Tourguéniev établie par l'équipe des *Œuvres complètes* d'Ivan Tourguéniev : И.С.Тургенев, *Письма*, Том 1-18// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, Издание второе, исправленное и дополненное, Издательство «Наука», Москва, 1982-1989).

¹⁰²⁸ Lettre à E. Lambert, 26 mars (7 avril) 1864, Paris.

¹⁰²⁹ Lettre à P. Annenkov, 25 avril (7 mai) 1864, Baden-Baden.

¹⁰³⁰ Lettre à P. Viardot, 25 mars (6 avril) 1867, Moscou.

Tourguéniev découvrit Baden-Baden quelques années avant d’y poser ses bagages en 1863. La toute première visite de l’écrivain dans cette ville balnéaire remonte en effet à 1857, lorsque l’écrivain y passa trois jours, entre le 19 (31) juillet et le 21 juillet (2 août)¹⁰³¹ : il s’agissait alors d’une simple visite touristique de courte durée dont l’écrivain ne laissa que peu de traces dans sa correspondance : il consacra ces quelques jours à parcourir la ville, y croisa son ami Iakov Polonski mais aussi Lev Tolstoï pris par la fièvre de jeu¹⁰³² – un séjour bref et sans grande incidence sur le cours immédiat de la vie de l’écrivain, qui ignorait à l’époque que Baden-Baden accueillerait, quelque temps plus tard, plusieurs des années heureuses de sa vie.

Comme cela avait été le cas plus d’une fois par le passé, le facteur Viardot joua un rôle clé dans ce brusque changement de cadre et de style de vie. En effet, après une longue période de prise de distance, qui avait marqué la relation de Tourguéniev avec le couple franco-espagnol pendant les années 1850, les liens entre l’écrivain et les Viardot finirent par se resserrer. Il nous serait difficile d’indiquer avec précision ce qui fut à l’origine de ce rapprochement aussi soudain que fort ; d’ailleurs, aucun des biographes de Tourguéniev ne se hasarda, à notre connaissance, à expliquer de façon formelle ce changement d’attitude. Une chose est sûre : le contact fut rétabli vers la fin des années 1850, menant à une reprise progressive mais complète de cette relation et mettant un terme à dix ans de solitude affective pour l’écrivain.

Or, au moment où ce rapprochement s’opérait, les Viardot prirent la décision de s’installer à Baden-Baden. D’une part, leurs opinions politiques républicaines rendaient très difficile aux époux leur existence dans la France de Napoléon III¹⁰³³. D’autre part, la carrière de chanteuse de Pauline Viardot était en train de décliner et le temps était venu pour elle de s’orienter vers une autre carrière, celle de professeur de chant et de compositeur. Pauline Viardot donna un concert d’adieu à Paris, au printemps 1864¹⁰³⁴ ; la même année, elle acquit une grande maison à Baden-Baden et toute la famille s’établit dans la ville balnéaire, où les Viardot avaient leurs habitudes depuis plusieurs années déjà.

Dans les années 1860, la ville de Baden-Baden connaissait un âge d’or marqué par l’ouverture de nouveaux thermes et le développement significatif de l’industrie du jeu, qui transformaient la ville en un lieu de villégiature privilégié pour l’Europe tout entière. Comme le fait remarquer Klaus Fisher dans son article consacré à la vie de Tourguéniev à la station

¹⁰³¹ Klaus Fischer, « Dernières traces de Tourguéniev à Baden-Baden », *Cahiers de Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, Tourguéniev et l’Europe*, sous la direction de A. Zviguilsky (Paris), 1977, N°6, p. 23.

¹⁰³² Lettre à V. Botkine, 23 juillet (4 août) 1857, Boulogne.

¹⁰³³ Le blogue du Musée Tourguéniev à Bougival : http://www.tourgueniev.fr/?page_id=23, consulté le 21 juin 2014 à 12h21.

¹⁰³⁴ И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, c. 117.

thermale : « À cette époque, Baden-Baden comptait 8 000 habitants et recevait, à chaque "saison" (d'avril à octobre), la visite d'une cinquantaine de milliers d'étrangers »¹⁰³⁵ dont beaucoup de têtes couronnées, ce qui lui valut le titre de capitale d'été de l'Europe. Les opportunités de signer des contrats avantageux ne manquaient donc pas pour Pauline, dans cette ville où les arts étaient à l'honneur, et la famille Viardot n'hésita pas à troquer sa vie dans une France hostile à leurs opinions libérales contre la position confortable et agréable qui l'attendait à Bade.

Ivan Tourguéniev, qui avait enfin réussi à renouer les liens avec ses amis franco-espagnols, n'envisageait plus sa vie sans eux ; ce fut donc sans hésiter qu'il suivit leur exemple. Il s'établit d'abord, en été 1863, avec sa fille Pauline et la gouvernante de celle-ci, dans une maison, sur la Schillerstrasse, chez Georg et Minna Anstett, où il loua le rez-de-chaussée¹⁰³⁶. C'est à cette adresse qu'il résida lors de ses longs et fréquents séjours à Baden-Baden, jusqu'à la construction de sa maison en 1867. En avril 1863, la veille de son départ pour Baden-Baden, Tourguéniev écrivait à Gustave Flaubert, rencontré peu auparavant :

Je quitte Paris dans huit jours pour aller m'établir à Bade. N'y viendriez-vous pas ? Il y a là des arbres comme je n'en ai vu nulle part – et tout en haut des montagnes. C'est vigoureux, jeune – et c'est poétique et gracieux en même temps. Cela fait beaucoup de bien aux yeux et à l'âme. Quand vous êtes assis au pied de l'un de ces géants, il vous semble que vous lui prenez un peu de sa sève – et c'est bon et bien utile.¹⁰³⁷

Ces lignes signent, en quelque sorte, le début d'une histoire d'amour entre Tourguéniev et la ville de Baden-Baden, tout comme elles témoignent de l'aube d'une amitié qui liera les deux grands hommes de lettres que sont Tourguéniev et Flaubert. Au moment où l'écrivain russe rédigeait ces mots, cette amitié était encore à venir (il faudra en effet attendre le retour de Tourguéniev en France pour voir la relation Tourguéniev-Flaubert prendre toute son ampleur). L'attachement de Tourguéniev à Baden-Baden était quant à lui imminent, et pour cause : la ville thermale était sur le point d'offrir à l'écrivain quelques années de bonheur, marquant ainsi un autre contraste avec sa vie antérieure.

¹⁰³⁵ Klaus Fischer, *op. cit.*, p. 23.

¹⁰³⁶ *Ibid.*, p. 24.

¹⁰³⁷ Lettre à G. Flaubert, 6 (18) avril 1863, Paris.

Une vie de ravissement, une vie de famille

Dans une lettre du 3 (15) mai 1863 adressée par Tourguéniev à Louis Pomey, peintre, poète et traducteur français, nous lisons les lignes suivantes qui confirment que les attentes de l'écrivain concernant son séjour badois n'étaient pas vaines : « [...] nous sommes ici en plein paradis : pays ravissant, temps ravissant, humeur ravissante, et j'ai trouvé un appartement ravissant où je compte bien vous donner une soirée ravissante »¹⁰³⁸. D'emblée, Baden-Baden semble combler l'écrivain en tous points.

Avant tout, logée dans la vallée de l'Oos, la ville offrait un cadre de vie agréable et inspirant, conformément à la description fournie par Tourguéniev à Flaubert et citée ci-dessus. Baden-Baden avait de quoi séduire en lui l'amateur de la nature : un écran de verdure riche et bienfaisant et un climat agréable. Une année avant de venir s'établir à Bade, Tourguéniev mentionnait dans ses lettres les avantages de la vie à Bade, la magnificence de la nature environnante en premier lieu. « Здесь хорошо: зелено, солнечно, свежо и красиво »¹⁰³⁹, écrivait-il à son amie et correspondante Maria Markovitch (*alias* Marko Vovtchak). « Край чудесный, зелени пропасть, деревья старые, тенистые, изумрудным мохом покрытые, погода хорошая, виды красивые, добрые знакомые, здоровье в порядке – чего же более? »¹⁰⁴⁰, répète-t-il quelques jours plus tard dans une autre lettre adressée à son ami et poète Athanase Feth. Un an plus tard, la beauté de la région badoise continue à émerveiller Tourguéniev qui en vante les paysages et l'atmosphère dans la plupart de ses lettres. « Погода здесь у нас хорошая, воздух мягок и душист [...] »¹⁰⁴¹, écrit-il par exemple à Nikolaï Khanykov, géographe et ethnologue établi à Paris. Il faisait également la « promotion » de Bade auprès de Fedor Dostoïevski, à peu près au même moment : « Здесь легкий воздух и край прекрасный [...] »¹⁰⁴². L'air de Baden-Baden, son cadre vert et ses sites naturels manquent invariablement à Tourguéniev à chaque fois que celui-ci quitte la ville pour quelque raison que ce soit : l'air de Paris, par exemple, lui semble étouffant¹⁰⁴³ comparé à celui de Bade, et même

¹⁰³⁸ Lettre à L. Pomey, 3 (15) mai 1863, Baden-Baden.

¹⁰³⁹ Lettre à M. Markovitch, 15 (27) août 1862, Baden-Baden : *Tout est bien ici : verdure, soleil, fraîcheur et beauté.*

¹⁰⁴⁰ Lettre à A. Feth, 18 (30) août 1862, Baden-Baden : *Une région merveilleuse, une campagne immense, des vieux arbres ombrageux couverts d'une mousse émeraude, il fait beau, les paysages sont jolis, les gens sont sympathiques, je me sens bien, que demander de plus ?*

¹⁰⁴¹ Lettre à N. Khanykov, 7 (19) mai 1863, Baden-Baden : *Nous avons du beau temps, l'air est doux et parfumé [...].*

¹⁰⁴² Lettre à F. Dostoïevski, 13 (25) mai 1863, Baden-Baden : *Il fait doux et la région est magnifique [...].*

¹⁰⁴³ Lettre à P. Viardot, 11 (23) novembre 1864, Paris.

la campagne de Spasskoïé, pourtant chère au cœur de l'écrivain, lui paraît moins accueillante¹⁰⁴⁴.

Deuxièmement, installé à Schillerstrasse, à deux pas de chez les Viardot, Tourguéniev peut désormais passer beaucoup de temps chez ses amis – ce qu'il fait du reste pour son plus grand plaisir. « Il est 7 heures ½ du soir, chère Madame Viardot », ainsi commence une des lettres que l'écrivain expédia à ses amis nouvellement retrouvés de Berlin, sur la route vers sa Russie natale : « [...] dans ce moment vous êtes tous réunis au salon, vous faites de la musique, Viardot sommeille au coin du feu – les enfants dessinent – et moi, dont le cœur est aussi dans ce salon bien aimé, je me prépare à redormir encore un peu si c'est possible avant de me mettre en route pour Königsberg »¹⁰⁴⁵. Ces lignes trahissent la douce habitude prise par Tourguéniev de passer la plupart de ses soirées chez les Viardot et de partager leurs passe-temps familiaux en toute simplicité. Chez les Viardot, Tourguéniev participe aux diverses activités de la maison qui font partie des animations familiales traditionnelles : il assiste aux salons musicaux, chasse avec Louis... Aussi, lorsque, à partir de 1867, Pauline Viardot mit en place un théâtre amateur où se produisaient les élèves de son école de chant créée depuis peu, Tourguéniev prit une part active à l'organisation des spectacles. Il écrivait notamment des *libretti* pour les opéras comiques conçus par la cantatrice (*Trop de femmes*, *Krakamische ou le dernier sorcier*, *l'Ogre*¹⁰⁴⁶) et n'hésitait pas à « mettre la main à la patte » à l'occasion, c'est-à-dire à endosser l'un des rôles et à monter sur la scène – expérience qu'il conta dans une lettre à Ludwig Pietsch¹⁰⁴⁷.

Constamment présent dans la maison des Viardot, Tourguéniev comptait désormais comme l'un des membres de cette grande famille. Dans les années 1860, Pauline et Louis étaient parents de quatre enfants déjà, dont trois filles – Louise, née en 1841, Claudie (1852) et Marianne (1854) – et un garçon, Paul Viardot, né en 1857. Ivan Tourguéniev aima les petits Viardot comme ses propres enfants et s'occupa d'eux avec un dévouement véritablement paternel. Les lettres de l'écrivain sont remplies de sollicitude envers ses jeunes protégés, qu'il s'agisse de leur éducation, de leur santé ou de leurs succès. Ainsi, dans une lettre datée de fin mars 1864, Tourguéniev, alors à Paris, s'enquiert de l'état de santé de Louise, sur le point de mettre au monde son premier enfant : « J'ai eu une inquiétude toute particulière, en me couchant hier vers 1 heure de la nuit : je ne serai pas étonné d'apprendre qu'à ce moment-là quelque

¹⁰⁴⁴ Lettre à V. Delessert, 5 (17) juillet 1865, Spasskoïé.

¹⁰⁴⁵ Lettre à P. Viardot, 2 (14) janvier 1864, Berlin.

¹⁰⁴⁶ И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, op. cit., c. 129.

¹⁰⁴⁷ Lettre à L. Pietsch, 14 (26) octobre 1867, Baden-Baden.

chose de décisif se passait à Bade »¹⁰⁴⁸. La relation de l'écrivain avec l'aînée des filles Viardot fut toujours complexe et difficile. Cependant, en tant que membre à part entière de la famille, Tourguéniev n'hésitait pas à mettre ces problèmes de côté lorsque d'autres priorités venaient s'imposer, comme ci-dessus : la santé de ses proches passe avant toute chose. S'il arrivait à la mère de la famille de s'absenter de la maison pour quelque raison professionnelle, l'écrivain ne manquait pas de faire le rapport de la situation, comme dans cette lettre du début de 1867 : « Marianne fait vraiment des progrès étonnants. Louise est plus indifférente que jamais envers son enfant [...] »¹⁰⁴⁹ – détaillant les nouvelles, que celles-ci soient bonnes ou mauvaises.

Ces quelques petits exemples prouvent l'attention que Tourguéniev portait à travers ses lettres aux enfants Viardot, tout comme ils dévoilent le degré de familiarité de l'écrivain avec le couple. Ivan Greaves insiste particulièrement sur la façon dont Tourguéniev réussit à s'intégrer à la famille Viardot durant son séjour à Baden-Baden : « Он входит во все интересы семьи, в крупные события ее жизни и в обычную повседневность. Это – совсем его семья. Ее благо для него выше собственного »¹⁰⁵⁰. N'ayant pas réussi à fonder sa propre famille, au terme de plusieurs années d'errances, Tourguéniev semble, à travers son existence badoise, trouver une sorte d'équilibre lui permettant de profiter de la vie sans se laisser ronger par des regrets. Greaves qualifie d'« idylle badoise »¹⁰⁵¹ cette période de la vie de l'écrivain.

Ivan Tourguéniev et son château enchanté

Comblé par sa vie à Baden-Baden, Tourguéniev envisagea rapidement de s'y installer de manière définitive et de devenir propriétaire. Il s'agit là d'un fait significatif lorsqu'on sait que les endroits où Tourguéniev chercha à acquérir une maison ou une propriété se comptent sur les doigts d'une main. En juin 1864, Tourguéniev décida de sauter le pas : « Я купил себе здесь десятины полторы земли – и намерен с нынешнего же года завести сад – а с будущей весны начать строиться »¹⁰⁵², apprenons-nous dans une lettre adressée à Ivan Borissov, ami et correspondant de l'écrivain. Tourguéniev acheta un vaste terrain à quelques pas de la maison des Viardot où il fit construire une villa dans le style Louis XIII. Les travaux

¹⁰⁴⁸ Lettre à P. Viardot, 28 mars (9 avril) 1864, Paris.

¹⁰⁴⁹ Lettre à P. Viardot, 26 janvier (7 février) 1867, Baden-Baden.

¹⁰⁵⁰ И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, с. 125 : *Il s'implique dans tous les intérêts de la famille, dans les grands événements de sa vie et dans les détails du quotidien. C'est tout à fait sa famille. Son bien passe avant le sien.*

¹⁰⁵¹ *Ibid.*, с. 133.

¹⁰⁵² Lettre à I. Borissov, 5 (17) juin 1864, Baden-Baden : *Je me suis acheté un beau petit terrain ici et j'ai bien l'intention d'y commencer un parc dès cette année, avant d'y faire construire une demeure au printemps prochain.*

de construction durèrent plus d'un an ; les travaux d'aménagement demandèrent plus de temps encore. Les lettres de cette période (1864-1868) permettent non seulement de retracer l'historique des travaux, mais aussi de percevoir la fierté qu'éprouvait l'écrivain à l'idée de devenir l'heureux propriétaire d'une maison à Bade, comme ici, dans cette lettre au prince Troubetzkoï :

Votre horizon ne doit être guère plus beau que celui que j'ai sous les yeux dans ce moment. – Cela met des bâtons dans les roues de ma bâtisse et de mon jardin : je ne puis cependant pas m'empêcher d'aller tous les jours sur mon *terrain* – et tout en pataugeant dans la boue à et dans la neige, de rêver à l'avenir – de mon étang, car moi aussi, j'ai un étang : je crois que c'est là une maladie inévitable de tout propriétaire qui construit. Mais mon eau vient d'une source – je ne suis pas obligé de la faire pomper. Qu'en dites-vous, mon prince ?¹⁰⁵³

Projetée avec un plaisir apparent, construite dans l'espoir d'un établissement définitif et heureux dans ce pays qui semblait offrir toutes les satisfactions dont un homme peut rêver, cette maison n'apporta pourtant pas le bonheur souhaité à Tourguéniev : complètement dépouillé par son oncle Nikolaï Tourguéniev à qui l'écrivain avait confié, quelques années auparavant, la gestion de ses biens en Russie, Tourguéniev dut vendre à Louis Viardot son « château enchanté » – comme le baptisa son éditeur et ami Jules Hetzel. Une vente si urgente et rapide que Louis Viardot dit, dans une de ses lettres, qu'il acheta la villa Tourguéniev « en un quart d'heure »¹⁰⁵⁴.

C'était sans doute écrit, Tourguéniev ne devait pas rester à Baden-Baden longtemps, ni la famille Viardot d'ailleurs – la guerre franco-prussienne allait éclater, quelques années plus tard, apportant son lot de bouleversements socio-politiques et chassant toute la tribu Viardot-Tourguéniev du paradis badois. Mais au milieu des années 1860, la perspective de la guerre reste vague, Tourguéniev profite pleinement du confort de sa vie à Baden-Baden et baigne dans le bonheur presque familial.

Baden-Baden, ma patrie, mon nid ?

« [...] je crois que j'ai définitivement pris racine à Bade »¹⁰⁵⁵, confessait Tourguéniev à sa correspondante Valentine Delessert, trois ans après son établissement dans la station thermale. Un aveu peu surprenant étant donné le contexte de bien-être général de la vie de

¹⁰⁵³ Lettre à A. Troubetzkoï, 16 (28) mars 1865, Baden-Baden.

¹⁰⁵⁴ Fischer Klaus, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰⁵⁵ Lettre à V. Delessert, 2 (14) janvier 1866, Baden-Baden.

l'écrivain dans cette ville – une « douce et charmante vie »¹⁰⁵⁶, selon ses propres termes. Osant à peine croire au bonheur tranquille qu'il était en train de vivre (en particulier après les épreuves traversées durant les années précédentes – solitude, déceptions, sentiments de solitude et d'abandon, etc.), Tourguéniev évite, dans un premier temps, des termes trop forts pour parler de sa vie à Baden-Baden. La superstition pousse l'écrivain à user des qualificatifs affectueux mais prudemment modérés dans l'expression de ses sentiments au sujet de son nouveau domicile : un « bienheureux pays »¹⁰⁵⁷, « Bade chéri »¹⁰⁵⁸, « ma chère petite vallée »¹⁰⁵⁹. Le temps passant, la vie de l'écrivain à Baden-Baden prenait des contours suffisamment précis et stables pour qu'il se permette, un an plus tard, de formuler des mots plus engageants à son propos. C'est en rentrant de Russie, un jour de printemps 1864, que pour la première fois, Tourguéniev se met à penser à cet endroit en termes de foyer – *son* foyer. Avouant, dans une lettre à la comtesse Elizabeth Lambert, que vivre à Bade est pour lui le comble de bonheur, l'écrivain s'interroge sur le pourquoi de cet effet : « Оттого ли, что мои требования стали меньше, оттого ли, что там мое настоящее гнездо, - только я замечаю, что с некоторого времени счастье дается мне гораздо легче [...] »¹⁰⁶⁰ – un constat qui traduit une prise de conscience de son évolution. Deux mois plus tard, ces interrogations paraissent bien loin lorsque l'écrivain écrit à Ivan Borissoff en juin de cette même année 1864 : « Пишу Вам из своего баденского гнездышка, которое так мне полюбилось, что заставляет изменить нашим «палестинам»¹⁰⁶¹, ose-t-il notamment déclarer. Il est vrai que ces lignes sont adressées à un ami dont la bienveillance ne fait aucun doute pour Tourguéniev ; de plus, la formule diminutive – « баденское гнездышко » (« mon petit nid badois ») – atténue quelque peu l'expression. Appliqué à son nouveau foyer, le terme « nid » est sans doute celui qui revient le plus souvent dans les lettres de l'écrivain : « cher nid badois »¹⁰⁶², « nid solide et durable »¹⁰⁶³, « nid douillet »¹⁰⁶⁴ - la fréquence de l'utilisation de ce mot précis, très récurrent par ailleurs dans le vocabulaire de l'écrivain pour parler de la famille et du foyer en général, augmente au fil du temps, menant progressivement vers une expression de plus en plus claire de ses

¹⁰⁵⁶ Lettre à P. Viardot, 4 (16) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.

¹⁰⁵⁷ Lettre à P. Viardot, 4 (16) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.

¹⁰⁵⁸ Lettre à P. Viardot, 6 (18) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.

¹⁰⁵⁹ Lettre à P. Viardot, 11 (23) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.

¹⁰⁶⁰ Lettre à E. Lambert, 26 mars (7 avril) 1864, Paris : *Est-ce parce que mes exigences sont moindres, est-ce parce que mon vrai nid s'y trouve, je remarque seulement que depuis quelque temps il m'est beaucoup plus facile d'être heureux [...]*.

¹⁰⁶¹ Lettre à I. Borissoff, 5 (17) juin 1864, Baden-Baden : *Je vous écris depuis mon petit nid de Bade, dont je me suis entiché au point d'être infidèle à nos « pénates ».*

¹⁰⁶² Lettre à P. Annenkov, 12 (24) novembre 1864, Paris.

¹⁰⁶³ Lettre à I. Pavlov, 28 janvier (9 février) 1865, Paris.

¹⁰⁶⁴ Lettre à M. Hartmann, 18 (30) avril 1867, Baden-Baden.

sentiments. « [...] Вы уже, вероятно, узнали о моем благополучном прибытии сюда, в мою родину или, по крайней мере, в мое гнездо [...]»¹⁰⁶⁵, lance Tourguéniev à Annenkov, au printemps 1867. Presque promu au rang de patrie, le nid badois semble subir une évolution fulgurante dans le langage et donc dans l'esprit de l'écrivain. Une fois de plus, ces propos adressés à Annenkov, ami proche et homme de confiance de l'écrivain, Tourguéniev n'aurait jamais osé – pas encore en tout cas – les exprimer auprès de n'importe qui, après les accusations d'antipatriotisme qui s'étaient abattues sur lui à la suite de la publication de *Pères et fils*¹⁰⁶⁶. Mais une année passera et Tourguéniev parlera sans retenue de Baden-Baden dans ses lettres, en qualifiant ce lieu de maison, de nid, de chez-soi sans craindre désormais les qu'en-dira-t-on éventuels. Ainsi, rentré de Russie en été 1868, l'écrivain fait le rapport à ses différents correspondants de son bon retour « chez lui » où il ne craint ni maladie, ni problèmes car tout est plus facile à surmonter lorsqu'on est entouré de ses proches. « [...] я третьего дня вечером благополучно прибыл сюда, и хоть от трудов путешествия нога опять разболелась, так что я вчерашний день весь пролежал, но мне теперь горя мало, так как я у себя дома »¹⁰⁶⁷, écrit-il par exemple à Kichinski, son intendant d'époque. Il exprime la même pensée à son frère Nikolaï : « [...] я снова, как приехал – свалился, однако теперь это меня беспокоит менее – так я дома »¹⁰⁶⁸.

C'est ainsi que, dans l'esprit de Tourguéniev, Baden-Baden passa de simple lieu de villégiature verdoyant et agréable au statut du nid, de presque patrie, de foyer où il est bon de rentrer et où l'écrivain semble se sentir à l'aise et en sécurité. Évidemment, au fur et à mesure que Tourguéniev s'appropriait cet endroit et tissait des liens avec lui, il avait aussi de plus en plus de mal à quitter son nouveau nid. Lorsqu'il était amené à s'éloigner de Bade, le nid et ses habitants – ses proches et ses amis – venaient à lui manquer.

Alors qu'il devait se rendre régulièrement à Paris, pour rendre visite à sa fille et organiser le mariage de celle-ci, Tourguéniev n'avait qu'une idée en tête, une fois arrivé à la capitale, retourner au plus vite dans la vallée de l'Oos, ce qu'il exprime régulièrement dans ses lettres, en particulier dans celles destinées aux Viardot. « Je m'étais si bien et si vite réhabitué à la vie de Bade, que je suis tout consterné de ne plus m'y trouver – et de devoir écrire des

¹⁰⁶⁵ Lettre à P. Annenkov, 10 (22) avril 1867, Baden-Baden : [...] vous avez sans doute déjà appris que j'étais bien arrivé ici, dans ma patrie ou, au moins, dans mon nid [...].

¹⁰⁶⁶ И.А. Семухина, «Автор – герой – читатель : право на свободу («Отцы и дети» И.С. Тургенева) // Филологический класс, 2012. №4 (30), с. 83.

¹⁰⁶⁷ Lettre à N. Kichinski, 14 (26) juillet 1868, Baden-Baden : [...] je suis bien arrivé ici il y a deux jours et, même si j'ai dû rester allongé toute la journée d'hier tellement le voyage fut douloureux pour mes jambes, je n'en ressens que peu de tristesse désormais car je suis à la maison.

¹⁰⁶⁸ Lettre à N. Tourguéniev, 16 (26) juillet 1868, Baden-Baden : [...] je me suis à nouveau écroulé à mon arrivée, mais désormais je m'inquiète moins car je suis à la maison.

lettres. – Espérons que cette fois-ci mon absence ne durera pas si longtemps »¹⁰⁶⁹, écrivait-il par exemple au printemps de 1864, déçu de ne pas avoir réussi à trouver pour sa fille un beau parti, ce qui signifiait, entre autres, que son séjour à Paris allait devoir se prolonger davantage. Plus tard, lorsque Pauline Tourguénieva sera mariée et que l'écrivain viendra lui rendre visite à son nouveau domicile à Rougemont, c'est de là qu'il expédiera ses messages de désespoir – celui de ne pas être à Bade. Il faut dire qu'à Rougemont, entouré de la famille Bruyère, si différente de la sienne¹⁰⁷⁰, Tourguéniev ne se sentait pas réellement à sa place, et l'envie de rentrer à Baden-Baden devenait presque un besoin physique pour lui : « Oh ! quand serai-je à Bade ! J'en ai des impatiences dans tous les membres »¹⁰⁷¹, écrivait-il à Pauline Viardot.

Un nid douillet, le lieu de tous les bonheurs – Bade devient rapidement pour Tourguéniev ce champ gravitationnel qui exerce une force d'attraction sur chaque élément de sa vie. Plus encore, le Baden-Baden de Tourguéniev – sa maison, le foyer des Viardot et toute leur paisible existence – semble désormais constituer l'essence même de la vie pour lui. En dehors de ce petit point géographique, somme toute insignifiant comparé à l'étendue de l'espace parcouru par l'écrivain à travers l'Europe, la vie paraît perdre de sa force et de sa saveur. Plus Tourguéniev s'éloigne de cet endroit, qui donne désormais un sens à toute son existence, plus le monde lui semble fade et sans consistance, sa couleur et son goût se trouvant comme dilués par le vide des kilomètres parcourus dans la direction opposée à celle de Bade.

C'est donc surtout dans le lointain russe, alors que des milliers de kilomètres séparaient Tourguéniev de l'endroit devenu sa maison, qu'une nostalgie cuisante s'éveillait dans son cœur, presque une angoisse que l'écrivain formula dans une de ses lettres à Pauline Viardot, en 1868 : « J'écris tout ceci, et quand je pense à la distance énorme, infinie qui nous sépare, je sens que mon sang se glace »¹⁰⁷². Ce sentiment de vide, provoqué par la prise de conscience de la distance qui le sépare des siens, sera le fidèle compagnon de Tourguéniev durant presque chacune de ses excursions dans les pénates natales, faisant à chaque fois regretter à l'écrivain son départ, même si celui-ci était la plupart du temps forcé puisque ses obligations de propriétaire terrien l'appelaient sans cesse dans le pays des tsars.

Par exemple, lorsqu'au début de 1864, Tourguéniev se voit obligé de regagner la Russie pour témoigner devant le Sénat, dans le cadre de l'affaire dite des « propagandistes de

¹⁰⁶⁹ Lettre à P. Viardot, 12 (24) mars 1864, Paris.

¹⁰⁷⁰ Lettre à P. Viardot, 17 (29) mai 1866, Rougemont.

¹⁰⁷¹ Lettre à P. Viardot, 17 (29) mai 1866, Rougemont.

¹⁰⁷² Lettre à P. Viardot, 13 (25) juin 1868, Spasskoïé.

Londres »¹⁰⁷³, ce n'est pas tant la perspective de livrer son témoignage sur une question potentiellement délicate qui semble angoisser le plus l'écrivain que l'éloignement de ceux qui étaient devenus sa famille. « Je me fais l'effet d'un homme qui rêve »¹⁰⁷⁴, écrit-il à Pauline Viardot, tant la perspective d'une séparation lui semble peu réjouissante : « [...] je ne puis m'habituer à l'idée que je suis déjà si loin de Bade – et les personnes et les objets passent devant moi, sans avoir l'air de me toucher »¹⁰⁷⁵. Pourtant, lorsqu'il écrivait ces mots, Tourguéniev n'avait pas encore traversé la frontière, la lettre en question ayant été expédiée de Berlin. L'impression d'irréel le poursuit en Russie aussi, elle a un goût de déjà-vu pour l'écrivain, qui éprouvait les mêmes sensations à son retour en été 1850 – un déjà-vu angoissant, étant donné la tournure que les choses avaient prise à l'époque et la longue séparation qui s'en suivit : « [...] l'impression de rêve [...] ne cesse pas. Je sens bien que je ne serai heureux et content que quand je retournerai dans ce bienheureux pays, où j'ai laissé la meilleure partie de mon être »¹⁰⁷⁶. Deux jours plus tard, alors qu'il s'appête à expédier une lettre à ses amis badois, cette fois de la capitale russe, Tourguéniev doit de nouveau faire face à son irrésistible envie de se trouver à plusieurs centaines de kilomètres à l'ouest de Saint-Petersbourg: « [...] ma main, en mettant ce nom chéri de Bade en haut de la page, a trahi mes constantes pensées... Je ne suis que trop à St-Petersbourg ! »¹⁰⁷⁷. C'est ce qu'on appelle un lapsus révélateur : l'esprit de l'écrivain était bien loin de la capitale russe en ce début 1864. Heureusement, la délicate mission de Tourguéniev se conclut favorablement, et quelques semaines plus tard, l'écrivain se dépêcha de retourner à Baden.

Cette même situation se reproduisit de façon très systématique à chaque fois que Tourguéniev franchissait la frontière, prenant le cap vers l'est. Par exemple, alors qu'il parcourait les deux capitales russes, au printemps 1867, il expédia de la Russie des lettres noircies de plaintes sur la distance qui le séparait des « endroits chéris »¹⁰⁷⁸. C'est bien sûr aux Viardot que la plupart de ces lamentations furent adressées :

¹⁰⁷³ Affaire des propagandistes de Londres (*Процесс 32-х*) est un des procès politiques majeurs des années 1860. L'affaire a été instruite entre juillet 1862 et avril 1865. Plus de soixante-dix personnes ont été entendues lors de l'instruction, toutes accusées d'être en relation avec les propagandistes de Londres. Parmi elles, Ivan Tourguéniev qui, après avoir été interrogés par la Commission Sénatoriale en janvier 1864, fut lavé de tout soupçon aux yeux de la loi, mais pas à ceux de certains de ses collègues, dont Alexandre Herzen qui n'hésita pas à l'accuser de trahison (Françoise Flamant, *Chronologie (1857-1867)*// Ivan Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Volume II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. XX ; *Советская историческая энциклопедия*, под редакцией Е. М. Жукова, Москва, Советская энциклопедия, 1973—1982).

¹⁰⁷⁴ Lettre à P. Viardot, 2 (14) janvier 1864, Berlin.

¹⁰⁷⁵ Lettre à P. Viardot, 2 (14) janvier 1864, Berlin.

¹⁰⁷⁶ Lettre à P. Viardot, 4 (16) janvier 1864, Saint-Petersbourg.

¹⁰⁷⁷ Lettre à P. Viardot, 6 (18) janvier 1864, Saint-Petersbourg.

¹⁰⁷⁸ Lettre à P. Viardot, 25 mars (6 avril) 1867, Moscou.

Je dois dire que je ne serai délivré de mes préoccupations que quand reverrai mon cher nid de là-bas...
Cela ne sera pas de sitôt – hélas !¹⁰⁷⁹

ou encore :

Oh ! Mme Anstett, et Pégase et la gare d'Oos, quand vous reverrai-je ?¹⁰⁸⁰

Et alors qu'il était bloqué à Moscou, cloué au lit après avoir pris froid en chemin, en essayant de rejoindre Orel, Tourguéniev poussa soupire de désespoir dans une lettre à son amie Pauline : « Quand je pense que si je n'avais pas cette excursion à Spasskoïé devant moi, rien ne s'opposerait à ce que je fusse à Bade dans quinze jours ! – C'est là seulement que je serai guéri... »¹⁰⁸¹. L'occasion de se rendre dans la maison de son enfance ne séduit visiblement plus Tourguéniev en ce printemps 1867, d'autant moins que le conflit de l'écrivain avec son oncle Nikolaï battait son plein à l'époque, et la perspective de devoir faire face au « Tartuffe des steppes »¹⁰⁸² ne le réjouissait pas particulièrement. Résultat : ce voyage était vécu par Tourguéniev comme une charge, un devoir presque désagréable, qui ne faisait que l'éloigner de sa maison et de son nid : « Rien de nouveau depuis ce matin. – Le temps est exécration, – toujours cette sale neige devant les yeux... Oh ! comment faire pour s'en aller ! »¹⁰⁸³. Loin de cacher ses sentiments, Tourguéniev n'hésite pas à exprimer ces mêmes idées jusque dans ses lettres adressées à ses amis et connaissances russes, comme dans celle-ci, écrite à Mikhaïl Avdeïev : « [...] я еду завтра в Петербург, а оттуда – самым живым манером к себе в Баден, в милый Баден, о котором я охаю и вздыхаю – явно и тайно – каждый день »¹⁰⁸⁴. Le statut de nid chéri était d'ores et déjà acquis à la ville pour Tourguéniev, en 1867.

Enfin, il est intéressant de constater la façon dont se modifie la représentation mentale de l'espace, chez Tourguéniev, durant cette période. Il est scindé à présent en deux parties distinctes : d'un côté, le nid badois et son univers douillet, et par extension, tout le territoire européen immédiat car donnant un accès plus facile et plus rapide à celui-ci, et de l'autre, les immenses étendues russes jadis natales et prenant de plus en plus souvent les allures d'un Ailleurs étranger.

¹⁰⁷⁹ Lettre à P. Viardot, 3 (15) mars 1867, Saint-Pétersbourg.

¹⁰⁸⁰ Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1867, Moscou.

¹⁰⁸¹ Lettre à P. Viardot, 19 (31) mars 1867, Moscou.

¹⁰⁸² Lettre à A. Feth, 26 juillet (7 août) 1867, Baden-Baden.

¹⁰⁸³ Lettre à P. Viardot, 19 (31) mars 1867, Moscou.

¹⁰⁸⁴ Lettre à M. Avdeïev, 30 mars (11 avril) 1867, Moscou : [...] *je vais à Saint-Pétersbourg demain et de là je file au plus vite chez moi à Bade, mon cher Bade après lequel je soupire et auquel j'aspire, ouvertement et secrètement, chaque jour.*

Dans le propos de Tourguéniev, le premier endroit, le « ici » correspondant à « chez soi », apparaît vert, paisible et joyeux, tandis que le second lui semble terne et froid. Cette représentation transparaît dans plusieurs lettres de Tourguéniev de cette période, dont la plus caractéristique est celle adressée à Annenkov du 10 (22) avril 1867. De retour à Baden-Baden, l'écrivain s'empresse d'exprimer pour son ami le soulagement qu'il éprouve de se trouver enfin « chez lui » : « [...] перед окнами у меня так же зелено и золотисто, как в Москве было бело и тускло; солнце светит, сирень цветет, черные дрозды поют [...] »¹⁰⁸⁵. Si les considérations de Tourguéniev se limitaient, dans la lettre en question, à cette seule phrase, on pourrait en conclure à une simple comparaison entre deux points géographiques bien éloignés l'un de l'autre et forcément très différents dans le déroulement des saisons. Cependant, les observations de l'écrivain à ce sujet ne s'arrêtent pas là puisque, dans la suite de cette même lettre, nous lisons un passage qui démontre à quel point cette idée de l'espace était claire dans l'esprit de Tourguéniev et prenait une tournure presque symbolique :

Вы помните, какая метель была в самый день моего выезда из Петербурга? Всё было подавлено сугробами снега; за Псковом он стал исчезать, но до самой границы еще былинки зелени не было; около Кенигсберга что-то показалось, - всё сильнее и сильнее до самого Франкфурта; а к югу от Франкфурта уже пошла полная сияющая весна.¹⁰⁸⁶

Le bien-aimé et accueillant Bade s'oppose ainsi, dans le propos de Tourguéniev, au froid et la solitude qui le guettent en Russie (« Ici – et depuis la frontière – nous sommes en plein hiver – blanc et froid – la neige partout – des traîneaux etc. etc. »¹⁰⁸⁷, expliquait-il un mois plus tôt, de Saint-Pétersbourg, à Pauline Viardot). Si on lit les lignes ci-dessus en tenant compte du contexte qui les a vus naître, on peut entrevoir la dimension métaphorique de cette considération. Bien sûr, à travers ce petit passage, Tourguéniev ne fait qu'exposer quelques observations concernant la progression du printemps et l'état d'épanouissement de la nature qu'il a eu l'occasion de constater tout au long de son voyage. Mais le contraste dont il parle dans ce passage correspond bien à sa vision globale de l'espace à l'époque : deux univers distincts comportant chacun une aura propre – Bade, désormais sa maison, un lieu beau et épanoui, et la Russie, devenue une terre étrangère froide et blanche – avec, au milieu, une frontière nettement tracée.

¹⁰⁸⁵ Lettre à P. Annenkov, 10 (22) avril 1867, Baden-Baden : [...] devant mes fenêtres il fait aussi vert et doré qu'il ne faisait blanc et lugubre à Moscou ; le soleil brille, les lilas sont en fleurs, les merles noirs chantent [...].

¹⁰⁸⁶ Lettre à P. Annenkov, 10 (22) avril 1867, Baden-Baden : Vous vous souvenez de la tempête de neige le jour de mon départ de Pétersbourg ? Des congères partout ; vers Pskov elle a commencé à fondre, mais il n'y eut pas la moindre trace de verdure avant la frontière ; près de Koenigsberg quelque chose a émergé, de plus en plus fort jusqu'à Francfort ; et au sud de Francfort tout le scintillement printanier était arrivé.

¹⁰⁸⁷ Lettre à P. Viardot, 26 février (10 mars) 1867, Saint-Pétersbourg.

Les raisons de l'établissement de Tourguéniev à Bade : la partie émergée de l'iceberg

Le plaisir qu'éprouvait Tourguéniev à vivre à Baden-Baden ne fait pas de doute : ses lettres sont suffisamment explicites sur ce point, ainsi que nous venons de le voir. Devenu son nid le plus cher, mais aussi sa maison et même sa patrie, dans le sens cosmopolite du terme¹⁰⁸⁸, Baden-Baden semble réussir, en quelque sorte, à se substituer à la Russie dans le cœur de l'écrivain. Mais si ce sentiment prenait une forme si forte et nette dans son esprit, ce n'était pas uniquement grâce aux jours heureux qu'il y coulait et à sa vie confortable. Ce n'était pas non plus par simple désir de profiter des avantages – matériels et affectifs – dont il pouvait jouir à Baden-Baden que Tourguéniev s'installa à plusieurs milliers de kilomètres de la terre russe.

Parmi les contemporains de Tourguéniev, nombreux furent ceux qui lui reprochaient de s'être établi en Europe et de vivre dans l'ombre des Viardot. Particulièrement nombreux dans les années 1860, à l'apogée de la carrière littéraire de l'écrivain, ces reproches se reflétèrent jusque dans les lettres de l'écrivain, souvent obligé de justifier son choix auprès de ses correspondants. Ainsi, dans une lettre à Elizabeth Lambert de la fin avril 1863, nous pouvons lire les lignes suivantes : « Положа руку на сердце, я также не думаю, что живу за границей единственно из желания наслаждаться отелями и т.п. Обстоятельства до сих пор так сложились, что я в России могу проводить только 5 месяцев в году; а теперь и того хуже стало »¹⁰⁸⁹. En rédigeant ces lignes, l'écrivain répondait à une réflexion faite par la comtesse à ce sujet dans une lettre, malheureusement perdue, envoyée par celle-ci en mars de la même année¹⁰⁹⁰. Selon Henri Granjard, le commentateur de la correspondance entre Ivan Tourguéniev et Elizabeth Lambert, la comtesse était certes une grande dame de la cour mais surtout une personne profondément pieuse et patriote, et elle ne voyait pas d'un bon œil l'éloignement progressif de Tourguéniev de la Russie, ce qu'elle exprima régulièrement dans ses lettres à l'écrivain¹⁰⁹¹ (« Грешно жить на чужой земле единственно для своего собственного удовольствия »¹⁰⁹², écrivait-elle déjà en 1862 à Tourguéniev), obligeant celui-ci à se justifier fréquemment sur ce point. Elle n'était visiblement pas la seule à s'exprimer sur l'impertinence du choix de Tourguéniev de s'installer à l'étranger, l'écrivain se sentant régulièrement obligé

¹⁰⁸⁸ Raymond Chevallier, *op.cit.*, p. 5.

¹⁰⁸⁹ Lettre à E. Lambert, 27 avril (9 mai) 1863, Baden-Baden : *La main sur le cœur, je ne pense pas non plus que je vis à l'étranger par simple envie de profiter des hôtels etc. Les circonstances ont fait jusqu'à présent que je ne peux passer plus de 5 mois par an en Russie ; et c'est encore pire désormais.*

¹⁰⁹⁰ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, *op. cit.*, p. 178.

¹⁰⁹¹ *Ibid.*, p. 23.

¹⁰⁹² *Il est mal de vivre dans un autre pays si c'est uniquement pour son propre plaisir.*

de s'expliquer. « Я с Вами согласен: действительно плохо писателю долго не видеть отечества; [...] »¹⁰⁹³, lit-on par exemple dans l'une des lettres à Pavel Annenkov de cette période. Ou encore, dans celles adressées à Iakov Polonski, au printemps 1869 : « Я очень хорошо понимаю, что мое постоянное пребывание за границей вредит моей литературной деятельности – да так вредит, что, пожалуй, и совсем ее уничтожит: но и этого изменить нельзя »¹⁰⁹⁴ et à Mikhaïl Avdeïev, écrite l'année suivante : « А теперь скажу два слова и о самом себе. Никакого нет сомнения, что русский писатель, поселившийся в Бадене, тем самым осуждает свое писательство на скорый конец: я на этот счет не обманываюсь – но так как этого переделать нельзя – то и толковать об этом нечего »¹⁰⁹⁵.

Misère, déception, radicalisation... autant de raisons de vouloir quitter la Russie

En justifiant la décision qu'il avait prise, au début des années 1860, de s'établir à Baden-Baden, Tourguéniev évoque le plus souvent une raison en particulier – valable à ses yeux mais souvent incompréhensible pour ses amis : les solides attaches familiales qu'il avait tissées en Europe et en particulier à Baden-Baden. Les lettres où il évoque les raisons de son établissement dans la ville thermale sont cependant lourdes de non-dits car elles taisent une autre raison, pourtant essentielle, qui le poussa de prendre ses distances avec le pays de ses ancêtres : la profonde déception qu'il avait ressentie, au début des années 1860, face au développement général des mentalités dans la société russe, dans un contexte pourtant prometteur, porteur de l'espoir d'un avenir meilleur.

Il s'agit d'un facteur à ne pas négliger lorsqu'on examine les raisons qui avaient poussé Tourguéniev à s'établir à l'étranger ou quand on tâche de comprendre la relation difficile, complexe et changeante qu'il entretenait avec sa patrie, et qui fournit de précieuses indications sur l'évolution de son sentiment d'appartenance au fil des ans.

La déception de Tourguéniev face au développement de la situation politique et sociale en Russie était effectivement profonde. Henri Granjard compare cet état d'esprit de l'écrivain à la traumatisante désillusion qu'il avait connue lorsqu'il s'était rendu compte de l'échec de la

¹⁰⁹³ Lettre à P. Annenkov, 31 janvier (12 février) 1865, Paris : *Je suis d'accord avec vous : il est vraiment mauvais pour un écrivain de ne pas voir sa patrie pendant longtemps ; [...]*.

¹⁰⁹⁴ Lettre à I. Polonski, 27 février (11 mars) 1869, Karlsruhe : *Je comprends très bien que mes séjours permanents à l'étranger nuisent à mon activité littéraire, voire l'anéantissent totalement : mais il est impossible de changer cela.*

¹⁰⁹⁵ Lettre à M. Avdeïev, 13 (25) janvier 1870, Baden-Baden : *Et maintenant deux mots à mon sujet. Il ne fait aucun doute que l'écrivain russe qui a pris ses quartiers à Bade condamne son activité littéraire à une fin prochaine ; je ne me voile pas la face à ce sujet mais, comme les choses sont irrémédiables, il ne sert à rien d'en discourir.*

révolution de 1848 : « Déçu encore une fois, il se replia sur lui-même, comme après 1848 »¹⁰⁹⁶, dit notamment Granjard à ce sujet. Tourguéniev avait accueilli avec le plus grand enthousiasme l'avènement de la réforme paysanne, il suivit son application avec une bonne dose de scepticisme ensuite, conscient du fait que le décret tant attendu n'avait pas réussi à améliorer la situation des serfs¹⁰⁹⁷. Toutes les autres transformations engagées par le gouvernement russe après le décret de 1861 ne suscitèrent pas non plus un enthousiasme franc et sincère de sa part. Pourtant, les mesures en question comportaient comme un parfum de liberté : les châtiments corporels furent supprimés en 1863, un système judiciaire plus libéral était en train d'être mis en place dès 1864, la modernisation des Universités russes fut engagée. Tourguéniev ne suivait qu'avec peu d'attention les progrès engagés par le système, soutient Granjard : « [...] toutes ces concessions à l'esprit nouveau, consenties à regret, n'atténuèrent en rien le caractère autoritaire et despotique du régime »¹⁰⁹⁸, commente-t-il notamment, considérant que Tourguéniev n'avait pas confiance dans le régime, tout comme il se sentait profondément déçu par la réaction des paysans qui se montrèrent peu préparés, selon lui, à profiter pleinement de leur nouvelle condition. « Il faut là aussi du fumier, de l'engrais vivant », écrivait-il, en juin 1867, à Pauline Viardot, expliquant par là même que, pour qu'un réel changement puisse s'opérer dans les mentalités de la paysannerie, il fallait du temps et l'avènement d'une nouvelle génération de paysans, nés libres et ayant bénéficié d'un minimum d'éducation. En attendant, à chacun de ses retours en Russie, Tourguéniev ne pouvait que constater, affligé, la situation désastreuse de la campagne russe et de ses habitants.

И что за вид представляет теперь Россия, эта, по уверениям всех, столь богатая земля! Крыши все раскрыты, заборы повалились, нигде не видать ни одного нового строения, за исключением кабаков, - лошади, коровы – мертвые, люди – испитые, - три ямщика едва могли поднять мой чемодан! Пыль стоит везде как облако – вокруг Петербурга всё горит – леса, дома, самая земля... Только и видишь людей, свящих на брюхе плашмя врастяжку, - бессилие, вялость и не вылазная грязь и бедность везде. Картина невеселая – но верная.¹⁰⁹⁹

¹⁰⁹⁶ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 322.

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 332.

¹⁰⁹⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹⁹ Lettre à N. Tourguéniev, 16 (26) juillet 1868, Baden-Baden : *Et comment apparaît désormais la Russie, cette terre si riche de l'avis de tous ! Des toits tout effondrés, des palissades détruites, aucune nouvelle construction à l'exception de cabarets, des vaches et des chevaux morts, des gens malingres, trois cochers qui sont à peine arrivés à soulever mon bagage ! De la poussière partout comme un nuage, tout est en feu autour de Saint-Pétersbourg, forêts, maisons, la terre elle-même... On ne voit que des gens avachis de tout leur long dans leur torpeur, impuissance, apathie, saleté rampante et pauvreté partout. L'image n'est pas réjouissante mais juste.*

C'est en ces termes que Tourguéniev livrait les impressions de son récent voyage au pays natal à son frère Nikolai, en juillet 1868. Cette description de la situation de la campagne russe est tout à fait fidèle à celle que l'écrivain avait formulée un mois plus tôt, dans sa lettre à Pauline Viardot, alors qu'il se trouvait encore à Spasskoïé : « L'impression que me fait la Russie maintenant est désastreuse ; je ne sais si cela provient de la famine qu'on vient de traverser, mais il me semble que je n'ai jamais vu les habitations aussi misérables, aussi ruinées, les visages aussi hâves, tout aussi triste... des cabarets partout et une irrémédiable misère ! »¹¹⁰⁰ Une grande réforme à moitié avortée – au vu de la situation dans laquelle elle avait plongé la plus grande partie de la paysannerie –, une misère omniprésente, la déchéance profonde des mentalités, voici ce que l'écrivain voyait lorsqu'il replongeait dans l'élément natal, une fois par an environ, contraint d'intervenir, de temps à autre, dans la gestion de ses avoirs en Russie.

À côté de la politique du gouvernement russe qui lui semblait ambiguë, à côté aussi de la misère matérielle et spirituelle qu'il constatait à chacune de ses excursions dans son pays natal, un autre fléau, non moins affligeant du point de vue de Tourguéniev, envahissait la société russe et contribuait à détourner l'écrivain de celle-ci. La libéralisation relative mais néanmoins manifeste des mœurs russes favorisa l'émergence de mouvements politiques radicaux. Tirant parti des remous occasionnés par la crise sociale, ceux-là déployaient avec succès leur rhétorique révolutionnaire populiste allant parfois jusqu'à l'extrémisme¹¹⁰¹. Dans les années 1860, la tendance radicale gagna progressivement toutes les couches de la population russe, de l'*intelligentsia* jusqu'à la classe ouvrière, et prit des proportions dangereuses, l'attentat perpétré contre la personne du tsar Alexandre II, au printemps 1866, en étant la preuve et une manifestation directe¹¹⁰². Cette radicalisation de l'opinion publique n'était évidemment pas du goût de Tourguéniev, opposé à toute forme de radicalisme politique. À chacun de ses retours en Russie, il constatait la progression inéluctable de ce mouvement et ne pouvait s'empêcher de s'y sentir étranger. Lui qui suivait de près, depuis plus de vingt ans, toutes les évolutions sociales, politiques et culturelles majeures de la société russe, avait désormais du mal à s'identifier aux tendances dominantes de son temps. Henri Granjard commente ainsi ce difficile rapport : « Tourguéniev ne se sentait plus chez lui dans une Russie où s'affrontaient terreur policière et terrorisme révolutionnaire »¹¹⁰³. Profondément déçu par la tournure des événements

¹¹⁰⁰ Lettre à P. Viardot, 13 (25) juin 1868, Spasskoïé.

¹¹⁰¹ Wladimir Berelowitch, *Le grand siècle russe d'Alexandre Ier à Nicolas II*, op. cit., p. 84.

¹¹⁰² *Ibid.*, p. 87.

¹¹⁰³ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 337.

après la réforme de 1861, il « se fixe à Baden-Baden et déclare que sa patrie lui devient de plus en plus étrangère »¹¹⁰⁴, conclut Granjard.

La prise de distance progressive avec la Russie

En effet, lorsqu'on parcourt les lettres que Tourguéniev expédia à ses différents amis, collègues et connaissances entre 1863 et 1870, on ne peut que constater à quel point il s'éloignait de son pays au fil des ans – processus dont il semble avoir été parfaitement conscient par ailleurs, à en juger par ses nombreux commentaires à ce sujet. En novembre 1864, Tourguéniev écrivait déjà à Athanase Feth : « Черкните в ответ строчки две: я хотя и очень – и телом и душой – отстал от России – но русские, старые друзья остались мне дороги по-прежнему »¹¹⁰⁵. Lorsqu'il adressait ces lignes à Feth en novembre 1864, cela faisait plus de deux ans que Tourguéniev n'était plus retourné en Russie, son dernier voyage dans ses pénates natales datant de l'été 1862, qu'il avait passé principalement dans son domaine à Spasskoïé à régler les derniers détails de la nouvelle organisation de son exploitation après la réforme paysanne. Les lignes ci-dessus traduisent le sentiment qui dominait alors chez Tourguéniev : l'écrivain semble conscient d'être en train de perdre son lien avec la réalité russe. Triste et un peu résigné, il tente de garder, autant que faire se peut, quelques derniers contacts avec la Russie, à travers sa correspondance avec des amis russes. « Ваши большие, милые и умные письма всегда достают мне истинное удовольствие: [...] от них веет таким родным – орловски-степным воздухом, что мне здесь, на чужбине, остается только благодарить да дышать поглубже »¹¹⁰⁶, écrivait Tourguéniev à son ami et voisin Ivan Borissov, déjà en février 1863, un an et demi plus tôt. Entre 1863 et 1864, l'écrivain réitérera sa demande auprès de plusieurs de ses amis de lui écrire le plus souvent possible : Feth, Borissov, Botkine, Elizabeth Lambert...¹¹⁰⁷

Le ton des commentaires de Tourguéniev sur ce qui se passait en Russie changea cependant dès 1865. En été de cette année-là, l'écrivain effectua un voyage relativement rapide, entre fin mai et fin juin, en Russie : ce qu'il y vit et les changements qu'il y constata lui ouvrirent

¹¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 324.

¹¹⁰⁵ Lettre à A. Feth, 20 novembre (2 décembre) 1864, Paris : *Écrivez-moi quelques lignes : même si je me suis éloigné, corps et âme, de la Russie, mes anciens amis russes restent toujours chers à mon cœur.*

¹¹⁰⁶ Lettre à I. Borissov, 22 février (6 mars) 1863, Paris : *Vos lettres longues, douces et intelligentes me procurent toujours un véritable plaisir : [...] elles fleurent bon ce parfum familier de la steppe d'Orel dont moi, à l'étranger, je ne puis que me délecter avec reconnaissance et avidité.*

¹¹⁰⁷ Lire les lettres de cette période, et notamment celle adressée à A. Feth, V. Botkine et I. Borissov le 26 juin (8 juillet) 1863 et celle à E. Lambert le 6 (18) juillet 1863, les deux de Baden-Baden.

les yeux sur le fossé qui s'était creusé, en trois ans d'absence dans son pays, entre l'état d'esprit général en Russie et sa propre vision de la situation et de ses perspectives. Il est symptomatique, d'ailleurs, que le voyage en question n'ait duré que cinq semaines : le temps de rejoindre le territoire russe, de faire un bref passage par les deux capitales, de passer quelque temps à Spasskoïé et de rentrer, dès que possible, à Baden-Baden. Ce séjour en Russie eut beau avoir été de courte durée, Tourguéniev disposa de suffisamment de temps pour constater à quel point la situation y avait changé en son absence. Il en fit un compte rendu éloquent à Valentine Delessert, dans une lettre du 5 (17) juillet 1865 :

J'ai traversé la Russie trop vite pour pouvoir vous dire quelque chose de positif sur les changements qui s'y sont produits depuis trois ans et qui sont grands en effet : cela se voit moins à la surface. Ce n'est pas un éboulement... cela ne l'est pas encore : c'est un effondrement – un déplacement quelquefois imperceptible mais général des mœurs, des fortunes, de toutes les classes de la société.¹¹⁰⁸

L'écrivain s'attendait à constater quelques changements dans les mentalités de ses compatriotes : n'étant pas revenu en Russie depuis 1862, il était conscient d'avoir manqué une période importante dans la formation de la société russe de la nouvelle génération, celle d'après la réforme paysanne. Les lettres de Tourguéniev écrites peu de temps avant son départ sont marquées par un sentiment de culpabilité, d'avoir laissé le temps affaiblir ses liens avec le pays natal : « Россия мне стала чужда [...] »¹¹⁰⁹, constatait tristement Tourguéniev dans une lettre à Madame Lambert, à la fin février 1865. Ou encore ici, dans cette lettre à Borissov, où l'écrivain exprime son sentiment plus explicitement encore : « Нечего греха таить: отрезанный я ломоть – и верно так тому и быть следовало – а по временам в сердце шевелится нечто вроде сожаления »¹¹¹⁰. Mais lors de son court séjour en Russie en été 1865, Tourguéniev constata que la débâcle la plus totale régnait dans le pays ; il put également se rendre compte de la radicalisation des mouvements politiques tant de la part du gouvernement et que de celle des opposants au régime tsariste, des populistes et des radicaux. Cette expérience eut pour effet d'aggraver son incompréhension des processus en cours au sein de la société russe, de le détourner de son élément natal pour mieux le rapprocher de la réalité badoise. Quelques années plus tard, en janvier 1867, l'écrivain avouera à Avdeïev avoir la nette impression de ne plus ni connaître ni reconnaître la Russie, sa patrie, celle-ci lui paraissant désormais une entité nouvelle et étrangère : « [...] она мне представляется чем-то новым и

¹¹⁰⁸ Lettre à V. Delessert, 5 (17) juin 1865, Spasskoïé.

¹¹⁰⁹ Lettre à E. Lambert, 26 février (10 mars) 1865, Baden-Baden : *La Russie m'est devenue étrangère* [...].

¹¹¹⁰ Lettre à I. Borissov, 16 (28) mars 1865, Baden-Baden : *A quoi bon le cacher : je suis une feuille détachée, et ce n'est que trop logique, mais j'ai parfois comme un tremblement de regret dans le cœur.*

почти незнакомым [...] », dit-il plus exactement¹¹¹¹. Une année et demie plus tard, lorsque l'écrivain se rendra dans le Spasskoïé qui avait bercé son enfance, ce sentiment d'étrangeté atteindra son paroxysme : « Je vais me coucher avec une sensation bizarre... Je ne crois pas que je m'endors de sitôt ; les vieux murs semblent me regarder comme un étranger, et je le suis en effet »¹¹¹², lisons-nous dans une lettre du 13 (25) juin 1868 destinée à Pauline Viardot. Voici un aveu qui révèle l'état de rupture maximal de Tourguéniev avec son milieu natal.

L'écrivain fit pourtant tout ce qui était en son pouvoir pour garder le contact avec son pays, multipliant la correspondance avec son cercle de connaissances russes et tâchant de se rendre régulièrement en Russie : entre le 4 (16) janvier et le 21 février (4 mars) 1864, entre le 23 mai (4 juin) et le 29 juin (11 juillet) 1865, entre le 25 février (9 mars) et le 4 (16) avril 1867. Il s'agit de séjours relativement rares et courts, au bout du compte, destinés à régler quelques affaires urgentes en Russie mais aussi à permettre à l'écrivain de « sentir un peu l'odeur locale », selon sa très fréquente expression¹¹¹³.

L'issue de toutes ces excursions vers le territoire natal fut invariablement peu reconfortante pour Tourguéniev qui, d'une année à l'autre, sentait le fossé identitaire se creuser davantage. Tout en Russie lui paraissait de moins en moins familier et souvent déplaisant. Les salons mondains suscitaient en lui des sentiments mitigés, la mentalité de leurs habitués ne correspondant en rien à son propre état d'esprit : « Je vais peu dans le monde – je ne m'y plais guère. – Je trouve, surtout dans la partie féminine, un certain arrière-goût... peu à mon goût. Pardonnez-moi cet affreux jeu de mots »¹¹¹⁴, écrivit-il à ce sujet à Pauline Viardot en hiver 1864. Le mode de vie de ses pairs ne réussit pas à attirer sa sympathie : « Je reviens d'un grand bal paré [...]. C'était fort brillant. Beaucoup de belles toilettes et peu de belles personnes [...] pourtant, les cabrioles de quelques-uns des messieurs m'ont paru passablement sauvages. Ils avaient un peu l'air d'un tas de chevaux échappés – avec moins de naturel »¹¹¹⁵, racontait-t-il à son amie quelque temps plus tard. Les deux commentaires ci-dessus, aussi méprisants ou moqueurs que soient leur contenu et leur ton, ne sont pas vraiment étonnants de la part de Tourguéniev qui, tout homme du monde qu'il fût, s'était souvent montré peu indulgent envers ses pairs¹¹¹⁶. Néanmoins, force est de constater que le train de vie et les habitudes des nobles

¹¹¹¹ Lettre à P. Avdeïev, 25 janvier (6 février) 1867, Baden-Baden : [...] *elle m'apparaît comme quelque chose de nouveau et quasi inconnu* [...].

¹¹¹² Lettre à P. Viardot, 13 (25) juin 1868, Spasskoïé.

¹¹¹³ Voir à ce sujet les lettres à I. Borissov, du 5 (17) juin 1864 et 8 (20) avril 1868, les deux expédiées de Baden-Baden, ou encore celle à P. Viardot du 15 (27) juin 1868 écrite à Spasskoïé.

¹¹¹⁴ Lettre à P. Viardot, 22 janvier (3 février) 1864, Saint-Petersbourg.

¹¹¹⁵ Lettre à P. Viardot, 6 (18) février 1864, Saint-Petersbourg.

¹¹¹⁶ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev, la comtesse Lambert et « Nid de seigneurs »*, *op. cit.*, p. 11.

n'étaient pas le seul aspect de la vie russe qui ne trouvât pas grâce à ses yeux. Plus haut, nous avons vu Tourguéniev s'indigner au sujet de la misère dans laquelle sombrait la classe la plus défavorisée de la Russie, c'est-à-dire la paysannerie¹¹¹⁷. À en juger par ses lettres, l'écrivain éprouve une émotion très similaire, teintée d'étonnement et de mépris, à la découverte d'une nouvelle caste, fraîchement apparue au sein de la société russe, celle des parvenus, ainsi qu'en témoignent les lignes suivantes, tirées d'une autre lettre à Ivan Borissov :

Россия, действительно – не та, что была десять лет тому назад; [...]. Быстрота, с которой вылетают на поверхность громадные, чуть не в год составленные богатства – изумительна: я знаю дурачков – да круглых, - которые по милости кстати выпрошенных концессий – вдруг нажили миллионы!¹¹¹⁸

Issu d'une génération dont les préoccupations gravitaient autour des considérations d'ordre philosophique et esthétique, Tourguéniev n'arrive pas à se faire à l'idée que la société à laquelle il est censé s'identifier ait muté de façon aussi spectaculaire en si peu de temps. « Что мне Вам сказать о том колейдоскопе, который [...] вертится у меня перед глазами? »¹¹¹⁹, disait-il à Avdeïev un an plus tôt, à l'occasion de l'un de ses séjours en Russie :

Надо было быть великим философом, чтобы резюмировать это в нескольких словах. Явно одно: от литературно-эстетического берега наше общество отстало – а к политическому еще не пристало.. тут и плыви по середине. Больше всего занимают теперь вопросы юридические и финансовые: даже воробьи на крышах чирикают о железных дорогах, и дельцы – умелые – большие деньги препровождают себе в карман.¹¹²⁰

Un nouvel ordre, inconnu de Tourguéniev, était en marche en Russie, ce pays aux allures d'État désormais étranger pour lui.

Même le monde des lettres russes, que Tourguéniev avait vu émerger et à la formation duquel il avait activement participé dans les années 1830-1850, lui semblait à présent bien différent et même hostile. Il faut dire que la tempête provoquée par *Père et fils* dans l'opinion

¹¹¹⁷ Lettres à N. Tourguéniev du 16 (26) juillet 1868 (Baden-Baden) et à P. Viardot, 13 (25) juin 1868 (Spasskoïé).

¹¹¹⁸ Lettre à I. Borissov, 16 (28) novembre 1868, Karlsruhe : *La Russie n'est vraiment plus ce qu'elle était il y a dix ans ; [...]. La vitesse à laquelle émergent des richesses colossales, parfois en à peine un an, est invraisemblable : je connais des parfaits idiots qui se sont tout à coup retrouvés riches à millions sur des concessions sollicitées gratuitement au bon moment !*

¹¹¹⁹ *Que pourrais-je vous dire sur ce caléidoscope qui me passe devant les yeux ?*

¹¹²⁰ Lettre à M. Avdeïev, 30 mars (11 avril) 1867, Moscou : *Il faudrait être grand philosophe pour résumer cela en quelques mots. Une chose est claire : notre société s'est écartée de la rive littéraire et esthétique, sans toutefois encore s'amarrer à celle de la politique... elle est au milieu du gué. Ce sont les questions juridiques et financières qui prédominent désormais : même les moineaux sur les toits chantent les chemins de fer, et les brasseurs d'affaires, les finauds, s'en mettent plein les poches.*

publique et dans la critique russe au début des années 1860 ne l'aïda pas à se sentir en phase avec ses collègues de plume, en particulier avec ceux de la nouvelle génération. Lorsque Tourguéniev se rendit en Russie en mai 1862, il fut surpris pas les réactions des uns et des autres. Non pas qu'il s'attendît à un succès retentissant de son œuvre. « Я ожидаю неуспеха, чтобы не сказать более [...] »¹¹²¹, écrivait-il à Dostoïevski peu avant la parution de *Pères et fils*. La pluie des critiques qui s'abattit sur lui ne le surprit donc pas mais leur contenu le stupéfia. Il lui sembla notamment qu'une majeure partie du public n'avait pas compris le roman. Arrivé en Russie, Tourguéniev dut faire face à des commentaires parfois surprenants et auxquels il n'était sans doute pas préparé. Il fit en ces termes le rapport au fidèle Annenkov de ses contacts avec les lecteurs et les critiques, en juin 1862 : « От иных комплиментов я бы рад был провалиться сквозь землю, иная брань мне была приятна »¹¹²². Un mois plus tard, alors qu'il avait eu le temps de digérer sa surprise, les impressions demeurèrent les mêmes, à en juger par ces lignes écrites à Maria Markovitch : « [...] меня били руки, которые я бы хотел пожать – и ласкали руки другие, от которых я бы бежал за тридевять земель [...] »¹¹²³. On peut aisément comprendre l'étonnement de Tourguéniev : d'un côté, il savait son roman d'une actualité percutante. « Эта повесть попала в настоящий момент нашей жизни, словно масло на огонь; точно нарочно ее подогнали, как говорится, в самый раз »¹¹²⁴, expliquait-il – à raison – dans ses lettres. En effet, avant *Pères et fils*, d'autres auteurs avaient tenté, par le passé, de représenter l'homme russe « nouveau » dans leurs œuvres, par exemple Pomialovski, avec *Un bonheur petit bourgeois* (*Мещанское счастье*) : mais le jeune écrivain n'avait pas mené sa mission de façon suffisamment convaincante¹¹²⁵. Bazarov tombait donc à point nommé, preuve de la clairvoyance de son auteur. Mais d'un autre côté, les réactions des différents cercles protagonistes de la société russe de l'époque surprirent totalement l'écrivain, qui en vint à se demander s'il vivait à la même heure qu'elle. Cette impression lui fit l'effet d'une dernière goutte qui fit déborder le vase : après d'âpres désaccords qui finirent par avoir raison de l'engagement de Tourguéniev auprès du *Contemporain*, après cet accueil plus que mitigé de *Pères et fils*, il éprouva le besoin de prendre ses distances non seulement avec la Russie mais aussi, plus spécifiquement, avec les cercles littéraires russes. La décision était risquée : elle

¹¹²¹ Lettre à F. Dostoïevski, 2 (14) mars 1862, Paris : *Je m'attends à un insuccès, dans le meilleur des cas* [...].

¹¹²² Lettre à P. Annenkov, 8 (20) juin 1862, Spasskoïé : *Je serais heureux de m'éclipser devant certains compliments, certaines invectives m'étaient agréables*.

¹¹²³ Lettre à M. Markovitch, 10 (22) juillet 1862, Spasskoïé : [...] *je me suis fait frapper par des mains que je voulais serrer et caresser par des mains que j'aurais préféré envoyer au Diable* [...].

¹¹²⁴ Lettre à P. Annenkov, 8 (20) juin 1862, Spasskoïé : *Cette nouvelle est tombée à pic dans notre vie, comme de l'huile sur le feu ; elle a été amenée comme par un fait exprès, vraiment au bon moment*.

¹¹²⁵ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 313.

signifiait son éloignement progressif du terreau qui l'avait vu grandir et devenir un homme des lettres à part entière. En somme, c'est ce qui arriva. Les lettres de l'écrivain, en tout cas, font état de son incompréhension grandissante de la littérature russe et de la trajectoire qu'elle empruntait.

Tourguéniev expose régulièrement à ses correspondants, toutes origines confondues, sa vision du paysage littéraire russe contemporain. En janvier 1864, alors qu'il est de passage à Saint-Pétersbourg, Tourguéniev raconte ses impressions de la capitale après de longs mois d'absence, et ne manque pas de faire part à Pauline Viardot de son sentiment concernant l'état des lettres russes : « J'évite tout contact avec le monde littéraire ; ces messieurs sont des grelots : c'est petit, c'est vide et cela fait du bruit. – Je m'amuse à parcourir les revues et les journaux qui ont paru pendant mon absence : c'est une lecture peu édifiante. – Une pénurie de talent presque complète »¹¹²⁶. Non que cela fût la première fois que Tourguéniev formulait une critique aussi virulente vis-à-vis de ses collègues hommes de lettres russes. Cependant, d'un côté, ces « attaques » épistolaires de sa part furent particulièrement nombreuses durant cette période, et de l'autre, l'opinion négative qu'il semble s'être formée au sujet des cercles littéraires russes contemporains ne fit que se renforcer avec le temps. Un an plus tard, Tourguéniev écrivait, toujours à Pauline Viardot :

Vous ne sauriez croire, chère Mme Viardot, dans quel piteux état se trouve la littérature russe à l'heure qu'il est ! J'ai parcouru une vingtaine de volumes (des revues), rien ! rien ! Des injures plates et sales, dites stupidement et l'écume à la bouche, des niaiseries, des inutilités, pas l'ombre d'un talent naissant, un vrai désert ! C'est à dégoûter à tout jamais du métier. Un homme qui se respecte ne peut pas se mêler à cette cohue, où il pleut des soufflets, distribués par des mains crottées.¹¹²⁷

Pauline Viardot n'était pas la seule auprès de qui Tourguéniev exprimait son opinion sur ce point. On retrouve des idées très similaires dans sa correspondance adressée à quelques compatriotes. En décembre 1865, il commentait sa vision du monde des lettres russes en ces termes à Pavel Annenkov : « В качестве старого литературщика мне, однако, жалко видеть весь этот фейервек вонючей грязи; мне чудится, как будто каждому из нас попала на лицо капля и запятнала нас »¹¹²⁸. Ou encore à Athanase Feth : « В нынешнем году я

¹¹²⁶ Lettre à P. Viardot, 11 (23) janvier 1864, Saint-Pétersbourg.

¹¹²⁷ Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1865, Spasskoïé.

¹¹²⁸ Lettre à P. Annenkov, 20 décembre 1865 (1 janvier 1866), Baden-Baden : *En qualité de vieux littérateur, j'ai malgré tout de la peine à voir tout ce feu d'artifice de saleté fétide ; il me semble que chacun d'entre nous en a reçu une goutte au visage et s'en trouve souillé.*

получаю журналы и вновь слежу за российской литературой: отрадного мало »¹¹²⁹. Ou encore, presque une année plus tard, à Avdeïev : « Я около трех лет не был в России (поездку в деревню в 1865-м году я не считаю), и она мне представляется чем-то новым и почти незнакомым. И в литературе тоже – я как чужой »¹¹³⁰.

Les Russes de la « remarquable décennie », pour reprendre le terme de l'ouvrage homonyme d'Annenkov¹¹³¹, – celle qui berça la jeunesse de Tourguéniev – partaient à la redécouverte de leur identité culturelle propre, rêvaient de liberté et de grandeur pour leur pays et espéraient le faire évoluer vers un monde meilleur. La génération des années 1860, nourrie des bouleversements majeurs du début de la décennie, était celle de tous les extrêmes, et Tourguéniev avait du mal à accepter cette société dont le visage ne rappelait plus en rien celui du pays de sa jeunesse. L'extrémisme slavophile, le socialisme fantasmant, le terrorisme des masses ou encore le mercantilisme ambiant et la politique de terreur de l'État... L'enfant chéri des années 1840 ne pouvait adhérer à l'esprit de cette nouvelle époque. À chacune de ses visites en Russie, Tourguéniev réitérait les tentatives pour comprendre, bon gré, mal gré, ce nouveau pays. « [...] погружаюсь головою в волны давно мною уже покинутой русской жизни. Ничего: иные грязны, а все-таки я доволен [...] »¹¹³², écrivit-il, par un jour de juin 1870, à Annenkov. Observer et étudier ses semblables, tenter de comprendre leur mentalité et d'en anticiper l'évolution – tel fut le devoir de poète et de citoyen de Tourguéniev, la tâche qu'il n'abandonna jamais malgré le pénible sentiment d'étrangeté qui ne cessait de l'accompagner à chacune de ses visites en Russie, qu'il vivait la plupart du temps comme une contrainte, désormais. « [...] je me considère comme étant ici en quarantaine [...] »¹¹³³, « [...] il me semble que je suis en prison [...] »¹¹³⁴, « [...] je me sens comme une souris dans une souricière... »¹¹³⁵ – la métaphore revient décidément bien souvent dans la correspondance de l'écrivain. On comprend mieux l'attachement de Tourguéniev envers sa vie à Baden-Baden – un sentiment qui n'avait rien de superficiel et dont les racines plongeaient bien plus profondément que la simple affection envers la famille Viardot ne pourrait le laisser supposer.

¹¹²⁹ Lettre à A. Feth, 25 mars (6 avril) 1866, Baden-Baden : *Cette année, je reçois des magazines et je peux de nouveau suivre la littérature russe : peu de plaisir.*

¹¹³⁰ Lettre à P. Avdeïev, 25 janvier (6 février) 1867, Baden-Baden : *Cela fait environ trois ans que je ne suis plus allé en Russie (je ne compte pas le séjour en automne 1865) et le pays me semble nouveau et quasi inconnu. En en littérature aussi je me retrouve comme un étranger.*

¹¹³¹ П.В. Анненков, « Замечательное десятилетие, 1838-1848 »// Анненков П.В., *Литературные воспоминания*, *op. cit.*, 1928.

¹¹³² Lettre à P. Annenkov, 17 (27) juin 1870, Spasskoïé : *[...] je me replonge dans les vagues de la vie russe que j'avais abandonnée depuis longtemps. Ça va : certaines sont bien sales, mais je suis quand même satisfait [...].*

¹¹³³ Lettre à P. Viardot, 12 (24) juin 1865, Spasskoïé.

¹¹³⁴ Lettre à P. Viardot, 23 марта (4 апреля) 1867, Moscou.

¹¹³⁵ Lettre à P. Viardot, 1 (13) juillet 1868, Moscou.

Un jour, le 6 (18) avril 1863, dans une lettre au compositeur Vladimir Kachpérov, Tourguéniev formula l'idée suivante au sujet de la relation que chaque personne entretient avec sa terre natale : « Родина – как жена или мать: иногда жутко от нее приходится – но ведь не расстанешься с нею »¹¹³⁶. Le prétexte à cette phrase n'avait certes rien à voir avec la situation que Tourguéniev allait vivre par la suite¹¹³⁷ – au printemps 1863, il ne pouvait d'ailleurs pas deviner la tournure que la vie allait prendre pour lui et pour la Russie. Il faut avouer cependant, que cette phrase prophétique caractérise bien la relation que l'écrivain entretenait avec son pays d'origine vers la fin des années 1860.

2. UN *STATU QUO* FRANCO-ALLEMAND : Les Autres épistolaires de Tourguéniev entre 1863 et 1870

Le radical changement dans le mode de vie de Tourguéniev au cours des années 1860 entraîna une évolution importante de son attitude vis-à-vis des différents acteurs qui définissaient son espace identitaire propre. Au milieu de la décennie précédente, Tourguéniev se montrait étonnamment proche des idées slavophiles et prônait un patriotisme franc mais modéré, considérant la Russie comme dépositaire d'un certain nombre de valeurs essentielles pour le développement de la nation jeune, donc porteuse d'avenir, qu'elle était. Dans le chapitre précédent, nous avons vu la manière dont cette optique influença certaines de ses œuvres majeures de la seconde moitié des années 1850, notamment le roman *Nid de gentilhomme* qui présente, entre autres choses, une apologie par l'écrivain des qualités de l'Homme russe, en opposition avec la perversité de la société européenne occidentale, et notamment française. Il faut dire que, dans un contexte de préparation de la réforme paysanne, son optimisme patriotique était d'actualité. Aussi, l'attitude critique qu'il adoptait au même moment vis-à-vis des représentants des autres nations européennes était à la fois logique et véhémence. La France et les Français suscitaient une réaction particulièrement épidermique chez Tourguéniev – en partie à cause de son installation « forcée » dans la capitale française durant cette période et en partie parce que ses opinions politiques antiroyalistes ne lui permettaient pas d'apprécier la France et ses habitants et ne faisaient que renforcer son antipathie envers eux.

¹¹³⁶ Lettre à V. Kachpérov, 6 (18) avril 1863, Paris : *La patrie est comme une épouse ou une mère : on est parfois épouvanté mais on ne peut tout de même pas s'en séparer.*

¹¹³⁷ Dans la lettre en question, Tourguéniev cherchait à consoler Kachpérov de l'échec de son opéra *Rienzi* en Italie : l'œuvre fut sifflé à Florence du simple fait de l'origine russe de son auteur.

Le contexte de vie de Tourguéniev était tout autre durant les années 1860, ainsi que nous venons de le voir. Revenant rarement et peu volontiers en Russie, il acceptait difficilement les changements qui s'opéraient dans la société russe. Lui qui, retenant son souffle, attendait l'avènement de la réforme paysanne, se montrait à présent déçu des suites de celle-ci et observait, sceptique, les mutations en cours dans la mentalité de ses compatriotes.

De quelle façon cette volte-face dans les opinions de Tourguéniev influença-t-elle sa vision de l'altérité ? Que changea-t-elle dans sa manière d'interagir avec les Autres ?

Si les remarques au sujet des Autres et de l'Ailleurs sont toujours présentes dans la correspondance de Tourguéniev, désormais résident permanent de l'Europe, leur nombre et leur ton diffèrent quelque peu de celles qu'il avait formulées par le passé.

Baden-Baden, l'Ailleurs le plus proche et familier

Tout d'abord, quelques mots sur l'appréciation des différents lieux géographiques que Tourguéniev fournit dans sa correspondance de 1863-1870. Bien qu'il ait relativement peu voyagé dans les années 1860 – par rapport à sa vie de nomade de la seconde moitié de la décennie précédente – ses lettres contiennent un certain nombre d'impressions sur les différents séjours qu'il put effectuer à travers le continent européen. Ainsi que nous l'avons vu un peu plus haut dans ce même chapitre, c'est surtout de sa vie à Baden-Baden que l'on y trouve le reflet. Aux yeux de Tourguéniev, la ville thermale était belle, verte et agréable à vivre, il y était entouré des personnes qu'il aimait et qui lui rendaient la pareille et, grâce à la chaleur du foyer Viardot, il ne se sentait plus jamais seul, ce qui représentait un changement de taille pour lui. Quelques paragraphes plus tôt, nous avons eu l'occasion de décrire la vie que Tourguéniev menait à Baden-Baden : une existence tellement réconfortante et qui lui offrait à tel point la stabilité matérielle et affective dont il avait besoin que l'écrivain ne tarda pas à envisager cette ville comme un lieu de résidence permanent, son « nid », sa « maison », sa nouvelle « patrie » de cosmopolite.

En dehors de Baden-Baden, Tourguéniev eut l'occasion, durant les années 1863-1870, de séjourner dans plusieurs autres villes allemandes dont Heidelberg, Dresde, Stuttgart, Karlsruhe ou encore Weimar. Ces différentes villes laissèrent peu de traces dans sa correspondance. Au sujet de Karlsruhe, par exemple, où il passa plusieurs mois en compagnie des Viardot, de la mi-novembre 1868 au février 1869, on trouve quelques commentaires, cependant peu diversifiés et qui se résument à une description de la tranquillité presque claustrale de la ville : « Карлсруэ – совершенный монастырь. Тишина такая на улицах, что

даже почтительное чувство навеивается»¹¹³⁸, «Carlsruhe me fait l'effet d'un cloître [...]»¹¹³⁹, «[...] поселившись в монастыре, называемом Карлсруэ, для того, чтобы работать – обленился здесь, [...] как ящерица на солнце!»¹¹⁴⁰ – c'est ainsi que Tourguéniev décrivait la ville et sa vie paisible dans ses lettres à différents amis durant ce séjour.

Installé durablement en Allemagne, Tourguéniev semble, à travers ses lettres, percevoir les lieux qu'il parcourt comme un espace familial. Aussi ne les aborde-t-il plus en voyageur curieux ou en visiteur de passage, avide de découvrir son lieu de séjour et d'en livrer les secrets à ses correspondants. Dans ses lettres, l'écrivain parle de tous ces endroits comme il parlerait de quelque ville de la Russie qu'il serait en train de découvrir pour la première fois, mais qui revêtirait néanmoins des allures bien familières pour lui. De ce point de vue, la faible quantité d'éléments que Tourguéniev fournit dans sa correspondance au sujet de ses séjours dans les villes allemandes peut être considérée comme la preuve indirecte du plus grand degré de familiarité qu'il ressent vis-à-vis d'elles. Seule la ville de Bade fait l'objet d'un grand nombre de commentaires, plus élogieux les uns que les autres, chez Tourguéniev. Néanmoins, il faut dire que la plupart de ces commentaires – le détail des différents aspects de sa vie dans la ville thermale, etc. – sont contenues dans ses lettres datant du tout début de son établissement à Baden-Baden : c'est en nouvel arrivant enthousiaste qu'il décrivait alors, ainsi que nous l'avons vu au début de ce chapitre, les différents avantages dont il jouissait durant son séjour. Une fois la fièvre des premiers instants passée, c'est plus calmement et en fournissant bien moins d'informations au sujet de la ville que l'écrivain l'évoque dans sa correspondance.

Ivan Tourguéniev et la ville de Paris : un vieil antagonisme, une nouvelle étape

Une autre cible fréquente des commentaires épistolaires de Tourguéniev, entre 1863 et 1870, est la ville de Paris. Le moins que l'on puisse dire est que l'écrivain entretenait une relation très difficile avec la capitale française durant les années 1850, le contexte de cette époque, du point de vue du parcours personnel de l'écrivain, n'étant guère favorable pour lui faire aimer, ou du moins apprécier Paris. Indisposition physique, solitude, nombreuses déceptions personnelles, politiques et philosophiques, etc. firent basculer l'histoire de la

¹¹³⁸ Lettre à I. Borissov, 16 (28) novembre 1868, Karlsruhe : *Karlsruhe est un parfait monastère. Il y a un tel silence dans les rues qu'il en inspire un sentiment de déférence.*

¹¹³⁹ Lettre à J. Hetzel, 17 (29) décembre 1868, Karlsruhe.

¹¹⁴⁰ Lettre à N. Khanykov, 24 janvier (5 février) 1869, Karlsruhe : [...] *depuis que je me suis établi dans ce monastère dénommé Karlsruhe pour y travailler, je me suis laissé aller à la paresse, [...] comme un lézard au soleil.*

relation d'amour-haine qu'avait entretenue l'écrivain jusqu'alors avec Paris, du côté de l'antipathie.

« Hostilité », « animosité », « antipathie » sont les mots qui caractérisent le mieux son attitude vis-à-vis de Paris à la fin des années 1850, et qu'il conserva, globalement, durant la décennie suivante. Un tournant important marqua cependant la chronique de la difficile relation entre Tourguéniev et la capitale française. Établi principalement à Bade depuis 1863, il fut amené à séjourner, bien à contrecœur, à Paris, jusqu'au début de l'année 1865, lorsque Pauline Tourguénieva épousa Gaston Bruyère et que le jeune ménage s'installa à Rougemont, dans les environs de la capitale. En organisant ce mariage, Tourguéniev remplit une part importante de son devoir paternel, qui le libéra de l'obligation de revenir à Paris aussi régulièrement et fréquemment qu'auparavant.

Grâce à ce changement, les années 1860 marquèrent le début de sa réconciliation avec la ville de Paris – une réconciliation timide et toute relative, évidemment – ; on ne peut parler – pas encore, du moins – d'un changement d'attitude radical de la part de Tourguéniev vis-à-vis de la capitale française. En effet, sa correspondance abonde, presque tout autant que par le passé, en qualificatifs divers et variés pour décrire la ville : les expressions comme « ce charmant Paris », « cet étouffant Paris », etc. y reviennent régulièrement¹¹⁴¹. Tout comme par le passé, Tourguéniev semble avoir du mal à supporter l'atmosphère de la capitale française et se plaint du bruit (« парижский гром и шум »¹¹⁴²) et du va-et-vient qui y règnent : « Ce tohu-bohu m'irrite »¹¹⁴³, écrivit-il par exemple à Pauline Viardot en mars 1868. En outre, le climat de la capitale française trouve toujours aussi peu de grâce à ses yeux qu'auparavant. Lorsqu'il parle, dans sa lettre du 11 (23) novembre 1864, à Pauline Viardot des problèmes familiaux que connaissait la famille du peintre et poète Louis Pomey à l'époque, et notamment de la maladie d'une de ses filles, l'écrivain ne peut s'empêcher de se montrer sarcastique et d'imputer le mal à l'atmosphère malsaine de la capitale : « La petite Jeanne n'est pas bien non plus : [...] mais il faut attribuer cela à une foule de raisons – et puis elle est à Paris – pour le climat duquel j'ai décidément une antipathie très prononcée »¹¹⁴⁴. Paris la « Capoue »¹¹⁴⁵ – la ville des plaisirs vulgaires et faciles, ou encore Paris la nouvelle « Babylone »¹¹⁴⁶ – ne paraît ni plus aimée ni plus appréciée de Tourguéniev qu'auparavant. Il semble néanmoins en parler avec un peu moins

¹¹⁴¹ Par exemple, dans la lettre à P. Viardot du 18 (30) novembre 1863 expédiée de Paris, dans celle à L. Pomey du 30 mai (11 juin) 1864 de Baden-Baden, à P. Viardot du 11 (23) novembre 1864 de Paris, etc.

¹¹⁴² Lettre à P. Annenkov, 19 septembre (1 octobre) 1864, Baden-Baden : *Le Paris bruyant et tonitruant*.

¹¹⁴³ Lettre à P. Viardot, 12 (24) mars 1868, Paris.

¹¹⁴⁴ Lettre à P. Viardot, 11 (23) novembre 1864, Paris.

¹¹⁴⁵ Lettre à V. Botkine, 29 septembre (11 octobre) 1866, Baden-Baden.

¹¹⁴⁶ Lettre à P. Annenkov, 11 (23) mai 1867, Baden-Baden.

d'animosité, sans doute parce qu'elle n'est plus un lieu de résidence forcée pour lui et qu'il ne se sent plus pris en otage dans ses rues. Plus encore, alors que la septième Exposition universelle s'y tient entre avril et novembre 1867, c'est curieux et attentif que l'écrivain s'y rendit, deux ans après avoir fait ses adieux à la capitale française. Il fit en ces termes le rapport de son excursion à Ivan Borissov : « О выставке скажу Вам, что это вещь дивная, чудо из чудес – и нельзя не пожалеть о том, кто ее не увидит. Все удивительно, необычайно – и в то же время чрезвычайно занимательно и удобно устроено »¹¹⁴⁷. La ville en elle-même ne séduit pas l'auteur plus qu'auparavant, mais il semble prêt à reconnaître son potentiel culturel et à admirer ce que la capitale française peut offrir d'extraordinaire à ses visiteurs.

Enfin, l'une des lettres de Tourguéniev de cette période contient une note sur Paris qui jette la lumière sur son rapport à la ville à l'époque. En juin 1867, en réponse à la demande de son éditeur parisien Jules Hetzel, il cite quelques lignes rédigées de sa plume, selon ses dires, quelque temps plus tôt, dans lesquelles il tentait d'expliquer le secret de la popularité de Paris et d'analyser l'effet que, d'après lui, cette ville produisait sur les êtres humains. « Ce qui pousse les étrangers, les jeunes surtout, vers Paris, c'est [...] le secret désir d'y découvrir enfin le vrai mot de l'énigme humaine »¹¹⁴⁸ – ainsi commence la réflexion de Tourguéniev. Bien entendu, continue-t-il, cette ville ne contribue pas – pas plus que toute autre cité sur la planète – à la meilleure compréhension de la nature humaine et elle ne dévoile pas non plus le sens secret de la vie. Mais l'horizon d'attente de tout homme qui se rend à Paris, à la recherche des réponses à ses questions, – que cette recherche soit consciente ou purement instinctive – est tellement élevé qu'après l'échec de son expérience, l'homme ne cherche plus à percer le mystère de l'univers : « [...] mais ne l'ayant pas trouvé là, on ne cherche plus ailleurs, et l'on se laisse aller au scepticisme, à l'indifférence, à la résignation ». Cela fait de Paris un lieu où les futures déceptions, qui mûrissent au plus profond de l'âme de chacun, prennent enfin forme et où les frustrations humaines se cristallisent et s'expriment clairement. Les habitants de la ville, considère Tourguéniev, portent en eux le sceau de ce processus : « Cette résignation, muette et comme honteuse d'elle-même, tout Parisien, le plus évaporée aussi bien que le plus important, la porte cachée au fond de son être, et elle en dit plus à qui sait entendre que les déclamations chagrines ou violentes des misanthropes ». Conscient du caractère subjectif de sa note, Tourguéniev fait remarquer à Hetzel, un peu plus loin dans la même lettre : « Je ne sais pas ce

¹¹⁴⁷ Lettre à I. Borissov, 16 (28) juin 1867, Baden-Baden : *Quant à l'exposition, il s'agit d'une chose incroyable, la merveille des merveilles, qu'il serait regrettable de ne pas avoir vu. Tout y est étonnant, extraordinaire, à la fois extrêmement divertissant et bien organisé.*

¹¹⁴⁸ Lettre à J. Hetzel, 17 (29) juin 1867, Baden-Baden.

que j'ai pêché là. Est-ce un poisson ou un crapaud – mais je vous l'envoie. [...] Il est possible que cette « observation » que j'ai faite ne soit pas vraie du tout [...] ». Toutes partiales qu'elles soient, ces quelques lignes expriment néanmoins la position très personnelle de l'écrivain vis-à-vis de Paris : le ressentiment qui lui reste envers la ville, mais aussi le regard qu'il pose sur elle et qui n'a rien d'indifférent, l'envie de comprendre l'engouement général que Paris suscite, en particulier chez les jeunes gens, ce qui traduit à son tour une démarche de recul de sa part, nécessaire pour procéder à ce genre d'analyse.

Les rigoureux et bons Allemands

Étant donné le rapprochement significatif à la culture occidentale d'Ivan Tourguéniev dans les années 1860, ainsi que sa prise de distance par rapport à son pays d'origine à cette période, on serait tenté de croire qu'ils s'accompagneraient nécessairement du perfectionnement de sa connaissance des Européens, ou au moins du peuple allemand qu'il côtoyait quotidiennement à l'époque. Ce fut très certainement le cas : à Baden-Baden, Tourguéniev menait une vie active, ce qui l'amenait à rencontrer un grand nombre de personnes de nationalités différentes, principalement allemande, et il est évident que sa vie quotidienne dans la ville thermale l'amenait à interagir de façon permanente avec son entourage. Tourguéniev louait un appartement dans une maison appartenant aux époux Anstett¹¹⁴⁹, à qui il était très attaché et qu'il mentionne fréquemment dans ses lettres (« Oh ! Mme Anstett, et Pégase et la gare d'Oos, quand vous reverrai-je ? »¹¹⁵⁰, écrit-il, par exemple, dans une lettre aux Viardot, en mars 1867) et avec qui il communiquait donc fréquemment. Il prenait une part active aux salons musicaux et autres événements organisés par Pauline Viardot, qui rassemblaient le beau-monde badois et des environs. Rien qu'à partir de ces deux éléments, et sans prendre en compte les menues tâches relatives à la vie quotidienne qui supposaient une prise de contact régulière avec les habitants locaux, il est aisé d'imaginer le degré d'intégration de l'écrivain dans la vie badoise.

Les lettres de Tourguéniev, qu'elles aient été expédiées de Baden-Baden ou d'ailleurs, ne témoignent cependant pas d'une meilleure connaissance des Allemands : lorsqu'il les mentionne, c'est dans l'esprit généralisant et stéréotypé dont il faisait preuve jusqu'alors dans sa correspondance à l'endroit des Allemands.

¹¹⁴⁹ Klaus Fischer, *op. cit.*, p. 24.

¹¹⁵⁰ Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1867, Moscou.

Dans les références faites aux Allemands de la correspondance, on constate qu'ils apparaissent en effet comme porteurs d'un certain nombre de traits bien précis, les mêmes qu'il leur relevait auparavant d'ailleurs. L'écrivain associe le caractère germanique avant tout à un sens de la rigueur : « Je serai exact comme un Prussien »¹¹⁵¹, promet-il par exemple à Jules Hetzel, dans une lettre qui date de la fin juillet 1867 et dans laquelle l'écrivain tente de convenir d'un rendez-vous avec son éditeur. Un trait dont les représentants germaniques font preuve, suivant Tourguéniev, dans tout ce qu'ils entreprennent : lorsqu'ils laissent s'exprimer leur amour inné de la discipline dans le domaine de l'art par exemple, cela donne des musiciens hors pair car leur rigueur bien allemande leur permet d'acquérir des connaissances théoriques solides, indispensables dans la pratique de leur métier dans les règles de l'art - comme c'est le cas du vieux Lemm de *Nid de gentilhomme* qui, sans être parvenu à devenir un grand musicien, pouvait tout de même faire valoir une excellente maîtrise de la théorie et de l'histoire de la musique. Lorsqu'en hiver 1864, de retour en Russie, Tourguéniev emporta dans ses bagages un recueil de romances écrites par Pauline Viardot dans l'intention de les faire découvrir au public russe, il eut toutes les peines du monde à trouver à Saint-Pétersbourg une interprète suffisamment qualifiée pour cet exercice jusqu'à ce qu'il rencontrât Julia Abasa, une chanteuse d'origine allemande dont il ne tarda pas à vanter les qualités dans une lettre à Athanase Feth : « Вчера я показал ей два первых напечатанных романса – и она их так пропела сразу и так аккомпанировала, что я растаял. Что значит настоящая, музыкальная, немецкая кровь! Эта и грамматику знает и в риторике сильна »¹¹⁵². Les origines allemandes d'une personne semblent être souvent, aux yeux de Tourguéniev, un gage de la qualité de son travail, ou du moins de sa rigueur et de son zèle dans l'exécution de celui-ci. En voici un autre exemple. Dans les chapitres précédents, nous avons déjà pu examiner certains commentaires que l'écrivain faisait au sujet des origines allemandes d'Athanase Feth¹¹⁵³. En 1867, quand le poète se fit élire au poste du juge, Tourguéniev félicita sincèrement son ami, considérant que, de sang allemand, Feth était le candidat parfait pour cette fonction : « Ну, а с назначеньем в судьи поздравляю и Вас и наш край. И это поздравление мое серьезно »¹¹⁵⁴, – ainsi commencent ses congratulations, suivies d'une explication sur la haute opinion qu'il a de son origine : « В

¹¹⁵¹ Lettre à J. Hetzel, 30 juillet (11 août) 1867, Baden-Baden.

¹¹⁵² Lettre à A. Feth, 25 janvier (6 février) 1864, Saint-Pétersbourg : *Hier je lui ai montré les deux premières romances imprimées et elle les a immédiatement chantées et accompagnées si bien que j'en étais renversé. Voilà ce que c'est que le vrai sang musical allemand ! Elle connaît en plus la grammaire et est forte en rhétorique.*

¹¹⁵³ « Une nature poétique, mais un Allemand, rigide et pas très intelligent [...] », écrivait Tourguéniev à son sujet à Pavel Annenkov le 30 mai (11 juin) 1853, par exemple.

¹¹⁵⁴ Lettre à A. Feth, 26 juillet (7 août) 1867, Baden-Baden : *Et pour votre désignation au poste de juge, je vous félicite, vous et notre région. Et mon compliment est sérieux.*

Вас еще столько немецкой крови, что Вы наверное будете руководствоваться в Вашей деятельности ясным и честным здравым смыслом и положительной законностью [...]»¹¹⁵⁵. Parce que tout Allemand qui se respecte, considère Tourguéniev, est naturellement disposé à suivre les lois et les règles, cette qualité allant de pair avec son goût pour la discipline.

Ces quelques exemples, quoique non exhaustifs, permettent de constater que le point de vue global de l'écrivain sur les Allemands reste, tout comme par le passé, très positif malgré son côté stéréotypé et restrictif.

Tourguéniev et les Français : les prémices d'un futur dégel ?

En revanche, on ne peut guère en dire de même de sa vision des Français, tant celle-ci reste marquée par la vieille antipathie de l'écrivain envers eux. Ainsi qu'il l'avait fait à plusieurs reprises antérieurement, Tourguéniev continue de pointer, dans ses lettres, le manque de sincérité et d'authenticité chez les Français, notamment dans la pratique des arts. Faisant, comme à son habitude, un compte-rendu à Pauline Viardot sur la prestation de l'une des chanteuses vedettes, Mademoiselle Barbot, qu'il avait eu l'occasion d'écouter lors de son séjour à Saint-Petersbourg, Tourguéniev souligne, malgré un certain talent de l'artiste, un manque de naturel dans sa façon de chanter et de jouer. Il dit notamment : « [...] c'est trop élégant quelquefois et trop français ; elle se donne beaucoup de peine et chante avec conscience »¹¹⁵⁶ – une remarque qui va dans le sens des critiques que l'écrivain avait souvent formulées par le passé au sujet de la manière des Français dans la pratique des arts et notamment du manque de vérité qu'il constatait chez eux dans ce domaine.

En consultant la correspondance de Tourguéniev des années 1850, nous avons pu lire de très nombreux reproches de l'écrivain au sujet de la façon de procéder des Français, tous les domaines confondus. L'écrivain trouvait notamment qu'ils faisaient fréquemment preuve d'un manque de simplicité dans tout ce qu'ils entreprenaient. Dix ans plus tard, même après avoir pu étudier sous tous leurs aspects les habitudes et la manière de vivre françaises, Tourguéniev ne cesse de s'étonner de la complexité, pas toujours justifiée, de leurs pratiques. Ainsi, alors qu'il organisait le mariage de sa fille, Tourguéniev se trouva-t-il confronté à de nombreux obstacles administratifs dont certains s'expliquaient par la situation particulière (la naissance illégitime) de Pauline Tourguénieva, mais pas uniquement. « Я нахожусь в великих хлопотах

¹¹⁵⁵ *Vous avez encore tellement de sang allemand que, dans votre fonction, vous ferez sans doute preuve de bon sens honnête et clairvoyant et rendrez une justice positive [...].*

¹¹⁵⁶ Lettre à P. Viardot, 19 (31) janvier 1864, Saint-Petersbourg.

– выдать девушку замуж – это целая истори – чуть не целое уголовное дело во Франции [...] »¹¹⁵⁷, expliquait-il à Borissov, à propos de la situation à laquelle il devait faire face. La plupart des autres lettres de l'écrivain de la même période font écho à cette impression, comme celle-ci, adressée à Annenkov : « [...] во Франции девушку отдавать замуж – это целая баталия [...] »¹¹⁵⁸, s'exclame-t-il. La complexité de la procédure de la signature du contrat nuptial semble le surprendre par-dessus tout : « [...] чего только они в контракт не напихали – боже правый! »¹¹⁵⁹. La difficulté qui accompagnait tout le processus d'organisation d'un mariage en France, comparé à la procédure similaire en Russie, semble étonner Tourguéniev de façon générale.

Globalement, si l'on effectue une comparaison des commentaires que Tourguéniev émet au sujet des Français dans sa correspondance des années 1860, c'est-à-dire après son établissement à Baden-Baden, et des remarques qu'il avait formulées à leur sujet alors qu'il était contraint de vivre à Paris (ou en tout cas à y séjourner souvent et longuement), on peut dire que les attaques de la part de Tourguéniev vis-à-vis des Français sont bien moins fréquentes, et moins véhémentes dans l'ensemble, durant la période badoise. Pas encore totalement réconcilié avec la France et avec la mentalité française, il lui arrive encore, durant les années 1860, de soulever quelque trait négatif inhérent, de son point de vue, au caractère français. Il est intéressant de noter que l'écrivain utilise fréquemment aussi ce procédé pour exprimer une opinion positive au sujet d'une personne ou d'un phénomène : « ce n'est pas français » devient une sorte de compliment de sa part. Ainsi, en louant les mérites de son futur gendre auprès de Natalia Rachette, Tourguéniev dit-il à sa correspondante : « Нрав у него не французский – серьезный и простой »¹¹⁶⁰. Cette simple phrase, de la part de l'écrivain, investit le jeune homme de tout une panoplie de qualités qu'on ne trouve généralement pas, selon lui, chez les Français. Une opinion qui se trouve confirmée dans son autre lettre, écrite à son ami le traducteur allemand Friedrich Bodenstedt quelques mois plus tard : « [...] мой зять – весьма любезный, основательный и хороший человек; эти три качества – вместе взятые – встречаются у французов весьма редко »¹¹⁶¹. Enfin, c'est en détournant de la même façon sa vision du caractère national français que Tourguéniev caractérise en novembre 1865 son ami

¹¹⁵⁷ Lettre à I. Borissov, 28 janvier (9 février) 1865, Paris : *Je traverse les plus grandes tracasseries – je marie ma fille – c'est toute une histoire, quasi toute une instruction criminelle en France [...]*.

¹¹⁵⁸ Lettre à P. Annenkov, 31 janvier (12 février) 1865, Paris : [...] *marier sa fille en France, c'est toute une bataille [...]*.

¹¹⁵⁹ [...] *qu'est-ce qu'ils n'ont pas encore introduit dans le contrat, Dieu de droit !*

¹¹⁶⁰ Lettre à N. Rachette, 6 (18) janvier 1865, Baden-Baden : *Il n'est pas de mœurs françaises, il est simple et sérieux.*

¹¹⁶¹ Lettre à F. Bodenstedt, 21 mars (2 avril) 1865, Baden-Baden : [...] *mon gendre est un être absolument aimable, bon et posé ; ces trois qualités mises ensemble sont extrêmement rares chez les Français.*

Louis Viardot, dans une lettre à un autre de ses correspondants allemands, Theodore Storm : « Мой друг Виардо вас сердечно кланяется. Вы в нем не ошиблись: во многих своих чертах он не француз »¹¹⁶² – une recommandation qui, venant de lui, se passe de commentaires.

L'absence d'attaques « frontales » et directes vis-à-vis des Français de la part de l'écrivain et la prédominance de l'utilisation détournée de références au caractère français, comme indiqué ci-dessus, ne sont que des signes précurseurs du changement d'attitude à venir, par rapport aux représentants de la nationalité française. Quelques premières mentions clairement positives à leur endroit sont également à signaler dans la correspondance des années 1860. À plusieurs reprises, Tourguéniev mentionne l'amour des Français pour leur langue nationale et leur attachement à sa pureté. En effet, à partir du début des années 1860, il commença à recevoir, de la part de certains de ses compatriotes, des requêtes demandant son concours dans la publication des traductions françaises des œuvres russes : une tâche qu'il acceptait avec beaucoup de réticence, car il connaissait le niveau d'exigence des éditeurs français sur la qualité de la traduction. Dans une lettre à Avdeïev du 18 (30) avril 1868, nous lisons les explications de Tourguéniev concernant la difficulté que représente une telle démarche : « Меня просили уговорить издателя Гетцеля напечатать даром отличный перевод «Князя Серебряного», а он едва ли согласится. [...] перевод Ваш сделан русским и [...] написан тем московско-французским языком, который французам просто ужасен: приходится решительно всё переделывать, ибо мы, русские, и не подозреваем, какие они пуристы »¹¹⁶³ – une explication qu'il réitérera quelques années plus tard au même correspondant (« [...] что же касается до переведенного на французский язык романа, то [...] нечего и представлять его на суд издателям в Париже: они безусловно и немедленно его отвергнут. Французская речь так, как она живет в русских устах, им особенно противна »¹¹⁶⁴, faisant ainsi preuve d'une grande lucidité et d'une très bonne compréhension des nuances de fonctionnement de la mentalité française.

¹¹⁶² Lettre à T. Storm, 18 (30) novembre 1865, Baden-Baden : *Mon ami Viardot vous salue cordialement. Vous aviez raison à son sujet : à beaucoup d'égards, il n'est pas français.*

¹¹⁶³ Lettre à M. Avdeïev, 18 (30) avril 1868, Baden-Baden : *On m'a demandé de persuader l'éditeur Hetzel d'imprimer gratuitement la magnifique traduction du « Prince d'argent », mais il serait étonnant qu'il accepte. [...] votre traduction est faite en français de Moscou, une abjection pour les Français : il faudra vraiment tout revoir car nous ne soupçonnons pas, nous les Russes, à quel point les Français sont puristes.*

¹¹⁶⁴ Lettre à M. Avdeïev, 13 (25) janvier 1870, Baden-Baden : [...] *en ce qui concerne le roman traduit en français, [...] rien ne sert de le soumettre au jugement des éditeurs à Paris : ils le rejeteront immédiatement et catégoriquement. La manière dont les Russes manient la langue française les insupporte particulièrement.*